BRIEUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SIMONE

PIÈCE EN TROIS ACTES

— TROISIÈME ÉDITION —



PARIS
P.-V. STOCK & Cie, ÉDITEURS
(Ancienne Librairie *TRESSE & STOCK*)
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

—

1913

SIMONE

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois
sur la scène de la COMÉDIE-FRANÇAISE le 13 avril 1908.

P.-V. STOCK & Cie, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR:

Ménages d'artistes, comédie en trois actes.
Blanchette, comédie en trois actes.
La Couvée, comédie en trois actes.
L'Engrenage, comédie en trois actes.
Les Bienfaiteurs, comédie en quatre actes.
L'Evasion, comédie en trois actes. (*Couronnée par l'Académie française.*)
L'École des Belles-Mères, comédie en un acte.
Le Berceau, comédie en trois actes.
Résultat des Courses, comédie en six tableaux.
Les Trois filles de M. Dupont, comédie en quatre actes.
La Robe rouge, pièce en quatre actes. (*Couronnée par l'Académie française.*)
Les Remplaçantes, pièce en trois actes.
La Petite Amie, comédie en quatre actes.
Les Avariés, pièce en trois actes.
Maternité, pièce en trois actes.
Les Hannetons, comédie en trois actes.
Simone, pièce en trois actes.
La Française, comédie en trois actes.
Suzette, comédie en trois actes.
La Foi, pièce en cinq actes.
La Femme seule, comédie en trois actes.

EN COLLABORATION :

AVEC M. GASTON SALANDRI

Bernard Palissy, un acte en vers.

AVEC M. PAUL HERVIEU

L'Armature, pièce en cinq actes.

AVEC M. JEAN SIGAUX

La Déserteuse, pièce en quatre actes.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Eugène BRIEUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SIMONE

PIÈCE EN TROIS ACTES

— TROISIÈME ÉDITION —



PARIS — 1er

P.-V. STOCK & Cie, ÉDITEURS

155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

DEVANT LE THÉATRE-FRANÇAIS

1913

PERSONNAGES

ÉDOUARD DE SERGEAC	MM. Grand.
M. DE LORSY	Leitner.
M. DE SERGEAC, père.	Ravet.
MICHEL	Dessonnes.
M. MIGNIER.	L. Delaunay.
BURTIN	Siblot.
CHAINTREAUX	Hamel.
LE DOCTEUR VERGNE	Numa.
SIMONE	Mmes Pierat.
HERMANCE	Kolb.
GEORGETTE	Lherbay.

De cette brochure, il a été tiré à part vingt exemplaires
sur papier de Hollande,
numérotés et paraphés par l'éditeur.

SIMONE

ACTE PREMIER

Un salon dont les meubles sont couverts de housses et les glaces voilées. A gauche une porte donnant sur une galerie.

SCÈNE PREMIÈRE

HERMANCE, *puis* GEORGETTE

HERMANCE, *seule.*

On n'était pas entré ici depuis le triste jour... Il faut au moins que je retire les voiles des glaces... (*Elle les retire. Entre par la gauche Georgette.*)

GEORGETTE, *elle parle bas.*

Hermance...

HERMANCE

Eh bien ?

GEORGETTE

La petite Simone voulait venir jouer avec vous...

HERMANCE

Qu'elle reste avec Marie. . Et surtout, mon Dieu ! qu'elle n'entende rien de ce qui va se dire ici !

GEORGETTE

C'est aujourd'hui ?

HERMANCE

Tout à l'heure.

GEORGETTE

Oh ! le pauvre monsieur !

HERMANCE

Vous pouvez dire : le pauvre monsieur !

GEORGETTE

Alors, on va...

HERMANCE

Oui... (*Après un soupir.*) Ce serait de l'humanité de le laisser dans l'état où il est.

GEORGETTE

Comme il souffrira !

HERMANCE

Oui.

GEORGETTE

Cela fait peur.

HERMANCE

Vous avez raison : cela fait peur. (*Un coup de sonnette au dehors. Elles se regardent et restent immobiles.*)

GEORGETTE

Je ne me suis pas trompée ?

HERMANCE

Non...

GEORGETTE

Qui cela peut-il être ?

HERMANCE

Je ne sais pas.

GEORGETTE

C'est eux, déjà ?

HERMANCE

Peut-être. (*Nouveau coup de sonnette.*)

GEORGETTE

Si...

HERMANCE

Taisez-vous... Allez...

GEORGETTE

Je laisse cette porte ouverte. (*Georgette sort.*)

HERMANCE, *seule.*

On ne peut pas venir le chercher... déjà !... (*Georgette fait entrer M. de Lorsy.*)

GEORGETTE

Entrez, monsieur.

HERMANCE, *avec terreur.*

M. de Lorsy !

LORSY, *à Georgette.*

Quel temps abominable !

GEORGETTE

De la pluie et de la neige fondue...

LORSY

Vous avez fait attention à mon parapluie ? Il est ruisselant.

GEORGETTE

Oui, monsieur.

LORSY, *qui a retiré les caoutchoucs de ses pieds.*

Si vous voulez bien prendre mes caoutchoucs... et mon pardessus... Merci... Ah ! voilà Hermance... (*Il entre.*)

SCÈNE II

HERMANCE, M. DE LORSY. *Il regarde autour de lui. Long silence. Il tire son mouchoir et s'essuie les yeux.*

HERMANCE

Monsieur de Lorsy !

LORSY

Vous êtes surprise de me voir, ma bonne Hermance ? Je le comprends... Ce n'est pas sans épouvante que je rentre ici. Je croyais bien n'y jamais revenir... Son père et le docteur sont avec lui ?

HERMANCE

Oui, monsieur.

LORSY, *avec haine.*

Comment est-il ?

HERMANCE

Bien.

LORSY

La mémoire ?

HERMANCE

Toujours la même chose. Ce matin encore il a écrit...

LORSY, *très ému.*

A la morte, hélas !

HERMANCE

Oui.

LORSY

Voulez-vous aller dire à M. de Sergeac père que je suis là... Mais sans que *lui* le sache, bien entendu.

HERMANCE

Bien entendu... Alors, c'est aujourd'hui qu'on va faire la tentative ?

LORSY

Oui. Si le médecin le juge assez fort pour supporter cette émotion.

HERMANCE

Mon Dieu ! Mon pauvre maître !

LORSY, *presque révolté.*

Vous le plaignez !... Et celle... celle qui n'est plus là !

HERMANCE

Celle qui n'est plus là ?

LORSY

Oui. Vous ne la plaignez pas ?

HERMANCE

Si, tout de même.

LORSY

Allez, Hermance. Allez. (*Elle sort. Lorsy, seul se prend la tête entre les mains et réfléchit profondément.*)

SCÈNE III

LORSY, M. DE SERGEAC PÈRE, *puis* CHAINTREAUX

M. DE SERGEAC PÈRE

C'est vous, mon cher ami ! (*Poignées de main.*) Nous voici rassemblés pour une bien douloureuse besogne...

LORSY

Votre enfant, à vous, est sauvé... Moi .. en deux mois, j'ai perdu ma fille... de quelle façon !... et ma pauvre femme.

M. DE SERGEAC PÈRE

Du courage.

LORSY

Oui, nous ne sommes pas au bout de nos épreuves.

M. DE SERGEAC PÈRE

Vous êtes allé à la gare chercher maître Chaintreaux?

LORSY

Oui.

M. DE SERGEAC PÈRE

Il n'était pas au train ?

LORSY

Si. Mais le bâtonnier d'ici l'attendait, et il a voulu passer au parquet avant de venir... (*Coup de sonnette.*) C'est lui, sans doute... (*Il écoute, puis ouvre la porte de gauche, fait quelques pas dans la galerie et dit à quelqu'un qui est au dehors.*) Oui, monsieur, c'est ici... (*Ils entrent.*) Veuillez prendre la peine d'entrer... (*Présentant.*) Monsieur de Sergeac père, maître Chaintreaux, du barreau de Paris.

M. DE SERGEAC PÈRE, *saluant.*

Monsieur.

CHAINTREAUX, *tendant la main.*

Permettez-moi, monsieur...

M. DE SERGEAC PÈRE, *serrant la main.*

Merci, monsieur.

LORSY, *à Hermance, qui fermait la porte.*

Hermance, voulez-vous aller prévenir le docteur Vergne que tout le monde est là ?...

HERMANCE

Oui, monsieur. (*Elle sort.*)

M. DE SERGEAC PÈRE, *après un silence.*

Vous n'avez pas eu trop froid, monsieur, pendant le voyage ?

CHAINTREAUX

Non, je vous remercie... Maintenant, avec les wagons-couloirs, on ne s'aperçoit pas de la longueur du trajet.

LORSY, *après un nouveau silence.*

C'est un vrai temps de décembre.

CHAINTREAUX

Il ne faut pas nous plaindre. Il y a des années où à pareille époque, on a déjà été forcé de sortir les fourrures.

M. DE SERGEAC PÈRE

Vous avez raison...

LORSY, *voyant entrer le docteur Vergne.*

Ah ! voici le docteur.

M. DE SERGEAC PÈRE

Toujours bien ?

LE DOCTEUR VERGNE

Toujours.

LORSY, *présentant.*

Monsieur le docteur Vergne. Maître Chaintreaux, du barreau de Paris... (*Salutations.*)

M. DE SERGEAC PÈRE

Si vous voulez bien vous asseoir... (*On s'installe autour de la table.*)

SCÈNE IV

CHAINTREAUX, LE DOCTEUR VERGNE, DE LORSY, M. DE SERGEAC PÈRE

LORSY

Nous vous remercions d'être venu, monsieur.

CHAINTREAUX

Mon ami Raymond m'a demandé de faire pour

vous ce que je ferais pour lui, et mon dévouement lui est acquis sans réserve.

LORSY

Nous avons besoin de vos conseils.

M. DE SERGEAC PÈRE

Et peut-être du concours de votre éloquence à la cour d'assises.

LORSY, *à M. de Sergeac père.*

Je ne le pense pas, mon cher ami. Nous sommes décidément en présence d'un double suicide.

M. DE SERGEAC PÈRE

Nous n'en savons rien.

CHAINTREAUX

Voulez-vous, messieurs, que nous établissions d'abord les faits ? Nous nous efforcerons ensuite d'en tirer des conclusions... Je sais à peu près de quoi il s'agit, mais je vous prie de tout me dire comme si j'ignorais tout.

M. DE SERGEAC PÈRE

Maître Chaintreaux a raison.

LORSY

En effet. Le 20 octobre dernier, il y a par conséquent exactement deux mois, mon gendre M. de Sergeac est parti d'ici vers huit heures pour prendre le train à Royan.

M. DE SERGEAC PÈRE

Il avait l'intention d'aller chez moi chercher

sa fillette Simone qui venait d'y passer une partie des vacances, et il devait la ramener ici.

LORSY

Le lendemain matin, Hermance, notre vieille domestique, est entrée dans la chambre de ma fille. Elle l'a trouvée à terre, morte, en toilette de nuit, le cou traversé par une balle de revolver. Non loin d'elle son mari râlait, une balle dans la poitrine. Voilà le drame. Nous ne savons rien de ce qui a pu le déterminer. C'était un ménage charmant. Depuis sept ans, il n'y avait pas eu entre ma fille et son mari la plus petite contrariété, et voilà, elle est morte... Ma pauvre Gabrielle... Alors, je suis tout seul, tout désemparé et bien malheureux.

M. DE SERGEAC PÈRE, *avec sympathie.*

Mon cher ami, il faut vous calmer. Ou si la tâche est au dessus de vos forces, retirez-vous... Le docteur et moi...

LORSY

Non... Non... Je reste... Je suis calme... Je me suis fait une raison... Seulement, n'est-ce pas, c'est tellement dur, à mon âge. Je ne sais plus où je suis, ni où aller. Toutes mes pauvres vieilles habitudes... Enfin !... Parlez, Sergeac... (*A Chaintreaux.*) Je vous demande pardon, maître.

M. DE SERGEAC PÈRE

Qu'il y ait suicide à deux ou crime passionnel...

LORSY

Crime passionnel ! Mais c'est impossible...

CHAINTREAUX

Laissez... laissez...

M. DE SERGEAC PÈRE

Quoi qu'il soit arrivé, nous avons pensé, après les premières angoisses, que notre devoir était de prendre, dès le début, toutes nos dispositions afin que Simone ignore toujours le drame qui a coûté la vie à sa mère.

LORSY

Songez que ce serait pour elle non seulement un trouble moral, mais peut-être, lorsqu'elle sera en âge de se marier, une cause de graves difficultés.

CHAINTREAUX

Je vous approuve complètement. Quel âge a-t-elle ?

M. DE SERGEAC PÈRE

Six ans. Comme il a bien fallu lui apprendre que sa pauvre mère n'était plus, nous lui avons dit qu'elle était morte à la suite d'un accident de cheval. Nous sommes donc tranquilles de ce côté-là pour le moment. Mon fils a tant prié pour avoir sa fille auprès de lui que nous avons cédé. Seules l'approchent Hermance et Georgette qui nous sont toutes dévouées. Mais nous nous sommes trouvés en présence d'un événement étrange, inconnu, effrayant. Mon fils, guéri de sa blessure, a perdu la mémoire.

CHAINTREAUX

Perdu la mémoire !

M. DE SERGEAC PÈRE

Oui monsieur. Il faut vous dire qu'il a eu (n'est ce pas, docteur?) une fièvre cérébrale avec délire, des paroles incohérentes auxquelles il nous a été impossible de donner un sens. Pendant vingt jours nous l'avons soigné, vous devinez avec quelle sollicitude. Il a été dix fois sur le point de passer, et je veux encore vous remercier, mon cher docteur, mon cher ami, pour tout votre dévouement... (*Sur une protestation du docteur.*) Si .. si... (*Se reprenant.*) Je reviens à ce que je disais... Oui... Enfin un jour, après un sommeil ininterrompu de soixante heures, il a ouvert les yeux, il m'a reconnu, et nous avons constaté avec stupeur qu'il avait perdu la mémoire.

CHAINTREAUX

Pas complètement, puisqu'il vous a reconnu.

M. DE SERGEAC PÈRE

Il se rappelle tout en effet jusqu'au matin du drame. A partir de là, c'est un trou noir. Il a fallu donner une réponse à ses demandes d'explications relatives à sa blessure. D'après le docteur une révélation brutale pouvait tout remettre en question. Nous lui avons raconté qu'il avait reçu un coup de feu pendant une battue.

LORSY

Et il croit sa femme en voyage.

M. DE SERGEAC PÈRE

Mais le voici maintenant rétabli tout à fait, il parle de sortir. Il va falloir prendre un parti.

CHAINTREAUX, *à Sergeac.*

Je vous demande pardon, monsieur, de la question que je vais poser au docteur, mais nous devons nous efforcer de tout prévoir. (*Au docteur.*) Ne peut-il pas y avoir, de la part du malade, simulation ?

LE DOCTEUR

Oh ! non. D'ailleurs la littérature médicale contient un assez grand nombre d'observations sur les pertes de la mémoire par traumatisme. M. de Sergeac, en tombant, s'était frappé la tête contre un meuble. Le même phénomène peut se produire à la suite d'une affection grave. Walter Scott dicta « Ivanhoe » pendant une maladie aiguë. Lorsqu'après la guérison il lut son propre livre imprimé, il ne s'en rappela rien, rien que le sujet, qu'il avait conçu avant de s'aliter.

CHAINTREAUX

Il y a une lacune semblable dans le cerveau de M. de Sergeac ?

LE DOCTEUR

M. de Sergeac a perdu un tronçon de sa vie mentale. Lorsqu'on essaiera de le lui rendre, il peut bien ne pas nous croire, d'ailleurs.

LORSY

Allons donc !

LE DOCTEUR

Le physio-psychologue Ribot cite le cas d'une femme qui, à la suite d'une fièvre, ne reconnut ni son mari, ni son enfant. L'affirmation réitérée de ses proches ne fit que lui imposer la vérité. Elle céda parce qu'elle ne pouvait pas admettre que tous les siens fussent des imposteurs. Notre malade peut réagir de la même façon. Il peut au contraire posséder de tout ce qui s'est passé une subconscience qui se précisera peu à peu ou tout à coup lorsque vous le mettrez sur la voie. La vérité serait pour lui comme un de ces rêves qui demeurent oubliés jusqu'à ce qu'un événement nous les rappelle.

M. DE SERGEAC PÈRE

Voilà donc l'état de mon fils! Ce qui nous a fait vous appeler, maître, c'est que le médecin expert pense que le malade est maintenant en état de subir un interrogatoire. Or le docteur Vergne redoute encore pour mon enfant les conséquences que pourrait avoir la révélation brutale des faits par le juge.

LE DOCTEUR

A mon avis, pour rendre à M. de Sergeac et sans danger la connaissance de ce qui s'est passé, il faut agir avec la plus grande prudence, il faut le prévenir, puis l'amener lentement, de lui-même, à la reprise de ses états de conscience disparus.

M. DE SERGEAC PÈRE

Et comme l'interrogatoire du juge est imminent,

nous avons décidé d'agir aujourd'hui même devant vous, afin que vous puissiez nous donner des conseils, à lui et à nous, selon ce qui va nous être révélé.

LE DOCTEUR

Il est prêt. Je l'ai prévenu. Il attend, vous devinez dans quelle impatience. Pour lui expliquer votre présence, je lui ai annoncé que j'avais demandé le concours d'un confrère à moi.

M. DE SERGEAC PÈRE

Consentez-vous à nous assister?

CHAINTREAUX

Certainement. Mais puisque ce sont surtout des conseils que vous me demandez, voulez-vous me permettre de vous en donner un tout de suite, monsieur de Lorsy ?

LORSY

Certes.

CHAINTREAUX

Les révélations qui vont être faites peuvent avoir un caractère particulièrement tragique. Il sera question de madame votre fille. Vous ne devriez pas être présent à cet entretien.

LORSY

J'ai du courage.

LE DOCTEUR

Je partage l'opinion de M. Chaintreaux.

LORSY

Lorsque je vous ai demandé d'assister à cette

tentative, j'avais envisagé d'avance tout ce qu'elle pouvait avoir pour moi de douloureux.

CHAINTREAUX

Pas tout peut-être.

LORSY

Expliquez-vous.

CHAINTREAUX

C'est assez délicat. Je ne voudrais pas manquer de respect à la mémoire de madame de Sergeac... Mais il est une hypothèse...

LORSY

J'ai envisagé toutes les hypothèses.

CHAINTREAUX

Je ne crois pas.

LORSY

Je vous dis que si. (*Sur un geste de Chaintreaux.*) Vous craignez de me voir apprendre que ma pauvre enfant a été surprise par son mari...

CHAINTREAUX

C'est évidemment le soupçon qui doit se présenter à l'esprit de quiconque n'a pas connu madame de Sergeac.

LORSY

C'est impossible. Nous sommes en présence d'un suicide à deux.

CHAINTREAUX

A quelle heure le drame a-t-il eu lieu?

LORSY

On n'en sait rien.

CHAINTREAUX

Personne n'a entendu les coups de feu ?

LORSY

Cette nuit-là le vent soufflait en tempête.

CHAINTREAUX

J'ai pu avoir communication au parquet du rapport médical. La mort de madame de Sergeac s'est produite quelques heures seulement après le repas du soir. Autre constatation qui écarte l'hypothèse d'un double suicide : il n'y avait pas autour de la plaie trace de brûlure de grains de poudre. La balle a donc été tirée d'assez loin. Dans les cas de double suicide, celui qui tue, avant de se tuer, tire toujours de près, et de plus il tire au cœur ou à la tempe mais pas au cou.

LORSY

Comment le complice n'aurait-il pas été le premier touché ? C'est lui que M. de Sergeac aurait d'abord cherché à atteindre.

CHAINTREAUX

Il n'y a eu que deux coups de feu ?

LORSY

Deux balles seulement manquaient au revolver. En outre, ce complice, je le connaîtrais, je le soupçonnerais...

CHAINTREAUX

Et vous ne soupçonnez personne ?

LORSY

Et comment M. de Sergeac aurait-il appris la culpabilité de sa femme ?

CHAINTREAUX

Il aurait pu recevoir la révélation en route, en allant à la gare.

LORSY

Non. Il n'était pas seul. Un de ses amis, M. de Nanchart, l'a conduit dans sa voiture et est resté un moment avec lui au buffet. Ils se sont séparés en se serrant la main, peu de temps avant l'arrivée du train. Je tiens ce renseignement du chef de gare qui a ensuite perdu de vue M. de Sergeac pour ne le revoir qu'après le départ du convoi en recevant de lui le texte d'une dépêche.

CHAINTREAUX

Une dépêche?

M. DE SERGEAC PÈRE

Une dépêche m'annonçant qu'il avait manqué le train.

CHAINTREAUX

En la donnant au chef de gare M. de Sergeac était-il troublé?

LORSY

Il faisait nuit, on ne sait pas.

CHAINTREAUX

L'écriture du télégramme?

LORSY

Je l'ai vue. Elle était agitée. Mais cela ne prouve rien, car M. de Sergeac venait de courir.

CHAINTREAUX

Vous n'avez pas recherché ce M. de Nanchart?

M. DE SERGEAC PÈRE

Huit jours après le drame on l'a trouvé mort chez lui, à Paris, pendu...

CHAINTREAUX

Le motif de son suicide?

M. DE SERGEAC PÈRE

Des dettes de jeu. (*Un silence.*)

CHAINTREAUX, *à Sergeac père.*

Pouvait-on facilement pénétrer du dehors chez madame de Sergeac?

M. DE SERGEAC PÈRE

Oui, sa chambre s'ouvrait sur le jardin par une porte-fenêtre.

CHAINTREAUX, *après un silence.*

Monsieur de Lorsy, il est possible, après tout, que mes craintes soient justifiées. Je vous en prie, retirez-vous.

LORSY

Non... (*Un silence.*) Allons! Je vais tout vous dire. A moi aussi ce soupçon est venu... J'ai cinquante ans, j'ai vécu... Si ma fille a payé de sa

vie, ce qu'on appelle une faute, les plus cruels l'absoudront. Si elle a eu un autre amour, c'est qu'elle a supporté dans sa vie des malheurs que j'ai ignorés. Quoi qu'elle ait fait, elle n'en sera pas par moi moins respectée, ni moins aimée. Je suis prêt à tout entendre je vous dis.

CHAINTREAUX

Eh bien, docteur, allez chercher M. de Sergeac.

LORSY

Pouvons-nous espérer la cessation des poursuites s'il y a eu double suicide?

CHAINTREAUX

Très probablement.

M. DE SERGEAC PÈRE

Et dans l'autre cas?

CHAINTREAUX

Ce sera impossible. L'action publique est mise en mouvement. Des rapports sont déjà déposés au greffe.

M. DE SERGEAC PÈRE

Jusqu'ici j'ai pu obtenir le silence des journaux. Il n'y en a que trois dans la ville et leurs directeurs me sont dévoués. Mais que se passera-t-il s'il faut aller devant la cour d'assises. C'est dans ce cas-là surtout qu'on devrait tout faire, tout, pour épargner à Simone la révélation de ce qui s'est passé.

CHAINTREAUX

L'acquittement serait certain. Nous obtiendrions que l'acte d'accusation fut aussi court et aussi peu précis que possible. On ne citerait aucun témoin. On ferait porter toute la plaidoirie sur l'intérêt de l'enfant. Il vous resterait à demander aux journaux sinon le silence tout au moins un compte rendu sommaire sans noms propres.

M. DE SERGEAC PÈRE

Bon.

CHAINTREAUX

Vous ne voyez plus rien à me demander?

M. DE SERGEAC PÈRE

Non. Pour le moment.

CHAINTREAUX

Alors, docteur...

LE DOCTEUR

Je vais le chercher. Mais il est bien entendu que je parlerai seul et serai seul juge de continuer ou de renvoyer M. de Sergeac dans sa chambre (*Geste d'assentiment.*) Une dernière fois, monsieur de Lorsy, vous vous croyez assez maître de vous pour...

LORSY

Je vous le jure, mon cher docteur. Allez. (*Le docteur sort. Long silence. Entre Sergeac et derrière lui le docteur.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, SERGEAC

SERGEAC, *allant à Lorsy, les mains tendues.*

Monsieur de Lorsy! Enfin!... Gabrielle est avec vous?

LE DOCTEUR, *à Sergeac, lui mettant la main sur l'épaule.*

C'est moi que vous devez écouter, monsieur de Sergeac. Je vais tenir la promesse que je vous ai faite.

SERGEAC

Avant tout, où est Gabrielle? Où est ma femme?

LE DOCTEUR

Vous avez pris l'engagement d'être calme.

SERGEAC

Il faut m'excuser si je n'ai pas votre patience. Voici huit jours que j'ai repris connaissance de moi-même. Voici donc huit jours que vous auriez pu répondre à mes questions. Par excès de prudence, j'en suis certain, vous avez incessamment remis au lendemain la révélation que j'ai le droit de savoir. Je suis à bout. Excusez-moi, mon cher docteur. Mais je vis dans une telle émotion que le plus simple et le plus sage serait

de me dire tout de suite la vérité. Où est ma femme?

LE DOCTEUR

En manquant à votre promesse, vous me déliez de la mienne.

SERGEAC

Enfin! Suis-je rétabli, oui ou non?

LE DOCTEUR

Votre blessure est fermée, votre fièvre est calmée. Mais vous admettrez bien avec moi que votre cerveau n'est pas dans son état normal puisque vous êtes atteint d'amnésie partielle. J'entreprends sa guérison. Ce n'est pas à vous, le malade, à vous diriger. Vous avez eu confiance en moi...

SERGEAC

Je puis maintenant me passer de votre tutelle. Je vous dis que je suis incapable d'attendre plus longtemps. Ce récit de ma propre existence que vous vous entêtez à me taire, c'est ma vie. Vous me volez ma vie, à moi, ma vie! en me faisant attendre encore. Il m'a fallu un effort surhumain pour me contenir jusqu'au moment fixé par vous. Parlez. (*Silence.*) Mais parlez!... Mon père!... Monsieur de Lorsy! (*Au docteur.*) Vous leur avez fait la leçon!... (*Avec éclat.*) .. Enfin, je ne suis pas interdit, je ne suis pas aliéné, je ne suis pas déchu de ma liberté personnelle d'agir; je suis chez moi, vous m'entendez, docteur, je suis chez moi,

et je ne veux plus subir votre contrainte. Je regrette d'être obligé de vous parler sur ce ton, mais c'est vous qui m'y forcez... vous ne voulez rien me dire? C'est bien. Je me passerai de vous. (*Il va vers la cheminée.*)

LE DOCTEUR, *l'arrêtant.*

Qu'allez-vous faire?

SERGEAC

Je veux appeler pour qu'on me donne immédiatement les lettres de ma femme.

LE DOCTEUR

Permettez-moi un mot.

SERGEAC

Non. Je veux ces lettres! On a pu avoir raison de les retenir pendant que je délirais. Je suis guéri. Je veux mes lettres!

LE DOCTEUR

Je ne permettrai pas qu'on vous les donne.

SERGEAC

Vous êtes donc le maître, ici?

LE DOCTEUR

Oui. Dans votre intérêt.

SERGEAC

Je vous dégage de toute responsabilité.

M. DE SERGEAC PÈRE

Mon enfant, le docteur t'a sauvé la vie...

SERGEAC

Mes lettres!

M. DE SERGEAC PÈRE

Il agit pour ton bien.

SERGEAC

Mes lettres!

M. DE SERGEAC PÈRE

Je suis ton père. Je l'approuve : cela doit te faire réfléchir.

SERGEAC

Mes lettres! Je les veux! Je vous dis! Rien que celles de ma femme. (*Il se dégage et parvient à sonner.*)

LE DOCTEUR

On ne vous les donnera pas. Parce qu'il n'y en a pas.

SERGEAC

Vous mentez! (*Paraît Hermance.*) Hermance, mes lettres.

LE DOCTEUR, *à Hermance.*

Répondez la vérité. Le courrier de M. de Sergeac, arrivé depuis sa maladie, contient-il une seule lettre de madame de Sergeac? Répondez. Par oui ou par non.

HERMANCE

Non, monsieur.

LE DOCTEUR

Merci. (*Hermance sort.*) Je ne mentais pas.

SERGEAC, *pas calmé.*

Elle ne m'a pas écrit?

LE DOCTEUR

Vous voyez donc que votre violence a été inutile.

SERGEAC

Elle ne m'a pas écrit, c'est impossible! (*Silence. Il regarde tout le monde. D'une voix étranglée et basse.*) Elle est morte, dites?

LE DOCTEUR

Allons! Allons! Reprenez-vous, calmez-vous, asseyez-vous.

SERGEAC, *abattu.*

J'écoute... J'obéis... Je suis si malheureux, qu'il faut me plaindre, docteur, et m'excuser... Vous comprenez... Enfin, si... Oui, oui, je suis docile maintenant... Je suis tout à fait docile comme un petit enfant... J'écoute... Parlez. (*La tête dans ses mains.*) Mon Dieu! Que vont-ils m'apprendre?

LE DOCTEUR

Je voudrais vous faire retrouver de vous-même, et dans l'ordre des événements, la conscience de vos souvenirs.

SERGEAC

Je veux bien. Aidez-moi.

LE DOCTEUR

Selon votre expression, il y a dans votre esprit un « trou noir. » Cette lacune va du 20 octobre dernier, jour de votre blessure, jusqu'au moment de votre réveil, jeudi.

SERGEAC

Oui, docteur.

LE DOCTEUR

Eh bien, reportez-vous à cette date du 20 octobre. Faites un effort. Evoquez avec toute la précision, la netteté et l'intensité dont vous serez capable, les derniers événements dont vous avez gardé la mémoire.

SERGEAC

Oui, docteur... Voilà... Le jour où j'ai été blessé pendant la battue aux sangliers...

LE DOCTEUR

Pardon. Ceci n'est pas un souvenir direct. C'est le souvenir du récit qui vous a été fait.

SERGEAC

N'est-il pas exact ? N'est-ce pas la vérité... J'ai bien vu que j'étais blessé par un coup de feu...

LE DOCTEUR

Je répète ma demande. Quels sont vos derniers souvenirs personnels ?

SERGEAC

Mais... Je vous prie de m'excuser... Je ne comprends pas très bien.

LE DOCTEUR

Je vais vous guider. Qu'avez-vous fait le matin du 20 octobre. Vous avez organisé la battue. Vous vous le rappelez.

SERGEAC

Très bien.

LE DOCTEUR

Vous avez déjeuné, vous avez pris le café ici, dans cette salle.

SERGEAC

Oui, oui, en effet.

LE DOCTEUR

Puis on est parti pour la chasse. Vous avez placé vos invités.

SERGEAC

Oui... Je revois la chasse. Et, en effet, je ne retrouve pas le moment où j'aurais été blessé. (*Net.*) J'en suis certain maintenant, ce n'est pas pendant la battue que j'ai été blessé.

LE DOCTEUR

C'est possible.

SERGEAC

Je me vois revenant, avec Georges. (*Subitement précis.*) Où est-il ?... Qu'est-il devenu ? Pourquoi n'est il pas venu me voir ?

LE DOCTEUR

Ne questionnez pas.

SERGEAC

Georges est mon meilleur ami, un ami d'enfance. Nous nous aimons comme deux frères. Je ne puis comprendre pourquoi je ne l'ai pas vu depuis ce jour-là... Peut-être est-il venu sans que je le reconnaisse.

LE DOCTEUR

Reprenez. Vous rentrez ici avec M. Georges de Nanchart.

SERGEAC

Oui.

LE DOCTEUR

Qu'y voyez-vous ?

SERGEAC

Ma femme, madame de Sergeac.

LE DOCTEUR

Bien. Rappelez vous les plus petits faits... Vous constatez que nous faisons du chemin et que vous avez récupéré déjà des états de conscience disparus... Rappelez-vous les plus petits faits ; qu'une seule maille ne manque pas au chaînon. Vous voilà de retour avec votre ami. Vous trouvez ici madame de Sergeac. Après?

SERGEAC

J'ai laissé Gabrielle et Georges ensemble. Je suis sorti pour aller au chenil m'informer de l'état d'un chien que le premier sanglier avait décousu. Au bas du perron, j'ai rencontré le valet de chiens, Gisguet, qui venait me donner ce renseignement : le chien était mort. Et je suis rentré dans ce salon. Nous avons... Attendez... oui... c'est comme lorsqu'on se rappelle un rêve. (*Le docteur fait un geste à Chaintreaux et Lorsy.*) Nous avons dîné, puis, Georges et moi, nous sommes partis dans sa charrette anglaise, moi pour prendre le train

de Paris. Georges pour rentrer chez lui. C'est notre voisin. Il m'a conduit à la gare ; il m'a tenu compagnie jusqu'au moment où nous avons entendu le train.

LE DOCTEUR

Ensuite?

SERGEAC

Ensuite, je ne sais plus. (*Un long silence. Tous les yeux sont fixés sur Sergeac immobile.*) Je ne sais plus. C'est effrayant. Je ne sais plus.

LE DOCTEUR

L'avez-vous pris, le train ?

SERGEAC

Je ne sais pas.

LE DOCTEUR

Vous voyez-vous cherchant votre compartiment, ouvrant la portière, entrant dans wagon ?

SERGEAC

Non.

LE DOCTEUR

Non ?

SERGEAC, *subitement, après un silence.*

Je n'ai pas pris le train.

LE DOCTEUR

Pourquoi ?

SERGEAC, *grave, à lui-même.*

Je sais pourquoi.

LE DOCTEUR

Dites-le.

SERGEAC

Non. Une pensée m'est venue tout à coup qui m'en a empêché.

LE DOCTEUR

Quelle pensée?

SERGEAC

Cela ne regarde que moi. (*La physionomie de Sergeac s'altère ; elle exprime une grande terreur, puis l'épouvante. Ses yeux sont énormes, la bouche ouverte. Dans un soupir, il laisse échapper un cri rauque, étouffé, et tombe lourdement à terre. Le docteur et Sergeac père se précipitent. M. de Lorsy fait un pas et s'arrête.*)

LE DOCTEUR, *à M. de Sergeac père qui veut relever Sergeac.*

Non, non, laissez-le à terre... la tête sur le plancher. C'est un simple étourdissement. Dénouez sa cravate... (*Il va prendre dans sa trousse un flacon qu'il fait respirer à Sergeac.*) Vous voyez... il ouvre les yeux... il reprend connaissance. Asseyons le maintenant. (*Ils le relèvent et le portent sur une chaise.*) Il nous reconnaît. Ce n'est rien. (*Il va reporter son flacon.*)

SERGEAC, *d'une voix peu assurée.*

Laissez-moi! Laissez-moi, je puis me passer de soutien et de soins. C'est un simple étourdissement. Maintenant je suis prêt à tout entendre. Je suis au point où sans doute vous vouliez m'ame-

ner, docteur !... Ah ! je vous jure que d'après ce que je viens d'entrevoir vous pouvez tout me dire.

LE DOCTEUR

Je juge, moi, que nous devons nous en tenir là pour aujourd'hui.

SERGEAC

Comme vous voudrez, vous pouvez vous taire ou même rentrer chez vous. Je me sens de force à retrouver par moi-même ce que je suis encore à ignorer. Il est un point qu'il faut d'abord éclaircir. Le reste en dépend. Où est Gabrielle? (*Un silence.*) Monsieur de Lorsy, c'est bien vrai ce qu'on m'a répété? C'est bien de madame de Lorsy que vous êtes en deuil? Dites-moi... ce n'est pas de votre fille?... Non?... Alors vous l'avez vue il y a peu de temps?... A-t-elle gardé son sourire si tendre et vous a-t-elle embrassé comme elle le fait à chacun de vos voyages, en affectant de vous parler comme un tout jeune enfant?...

M. DE LORSY, *il sanglote.*

Mon enfant !... Ma Gabrielle !... Ma pauvre petite ! Ma pauvre petite !

SERGEAC

Vous pleurez ! (*Sans éclat.*) Elle est morte, n'est-ce pas? Allons! Je le sais depuis cinq minutes. Gabrielle est morte ! Je sens que cela est, et j'ai beau me répéter ces mots-là, je ne saisis pas la réalité de ce qu'ils expriment. (*Il fait si-

lencieusement des efforts de mémoire infructueux, puis se frappant la tête de ses poings.) Oh! la caboche! la caboche! J'ai besoin d'aide encore. Je vous en supplie, vous ne devinez pas ce que c'est que l'angoisse où je suis? Elle est si douloureuse que la vérité, quelle qu'elle soit, ne pourra m'apporter qu'un soulagement... De quoi avez vous peur? Que je devienne fou? Si cela devait arriver, ce serait fait... Il me semble qu'en vous parlant sur ce ton, dans la situation où je suis, je vous prouve mon sang-froid... Docteur, voyez mon calme. Puisque j'ai appris sa mort, rien ne peut être plus terrible.

LE DOCTEUR

Si.

SERGEAC

Quoi?

LE DOCTEUR

Cherchez.

SERGEAC

Sa mort a été une mort tragique, peut-être?

LE DOCTEUR

Oui.

LORSY, *se tordant de douleur.*

Oh! Oh! Oh!

SERGEAC

Elle a été tuée?

LE DOCTEUR

Oui

SERGEAC

Par qui ?

LORSY, *lui sautant à la gorge.*

Par vous, misérable ! Par vous... (*Le docteur et M. de Sergeac père détachent Lorsy de Sergeac et cherchent à le calmer.*)

SERGEAC, *très exalté.*

Oui ! Oui ! Par moi ! Par moi !... Je vois, je sais... Le voile s'est déchiré tout à coup... Oui, par moi ! Oui, par moi !

LORSY

Oh ! le misérable !

SERGEAC

Oui, je l'ai tuée !... Et j'ai fait justice !

LORSY, *se débattant entre les mains du docteur et de Chaintreaux.*

Justice !... Il dit que... Oh ! oh !... Vous le laissez dire... Justice !

LE DOCTEUR, *à M. de Sergeac père.*

Emmenez-le. Emmenez-le.

LORSY, *en sortant avec M. de Sergeac père.*

Il a tué mon enfant, et il dit qu'il a fait justice, le misérable !

SERGEAC, *halluciné, dans le même mouvement.*

Oui, justice !

LORSY

C'est un assassin !

SERGEAC, *montrant la porte de gauche.*

C'est là... Là... Ils étaient là... Elle se jette devant lui...

LORSY

C'est un assassin! C'est un assassin! (*Il est sorti avec Chaintreaux. On entend encore répéter les mêmes mots.*)

SERGEAC

Il se sauve, lui, comme un chien qui a peur du fouet... (*Il fait le geste de tirer un revolver de sa poche et de faire feu.*) Moi... Moi... J'ai fait justice!

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Le cabinet de Sergeac dans une villa au bord de a Méditerranée.

SCÈNE PREMIÈRE

UN DOMESTIQUE, BURTIN, M. DE SERGEAC PÈRE

LE DOMESTIQUE, *introduisant Burtin.*

Si monsieur veut bien attendre ici, je vais prévenir M. de Sergeac père.

BURTIN, *quarante-cinq ans, un peu vulgaire, costume de tennis, léger accent du Midi.*

Et M. Édouard?

LE DOMESTIQUE

M. de Sergeac rentre à l'instant de voyage avec mademoiselle.

BURTIN

Pas par le train, alors?

LE DOMESTIQUE

En auto.

BURTIN

S'ils étaient rentrés par le train, je les aurais vus.

LE DOMESTIQUE

C'est vrai, monsieur n'en manque pas un. On a si peu de distractions ici.

BURTIN

Ce n'est pas seulement pour me distraire, mon garçon.

LE DOMESTIQUE

Monsieur permet? (*Il sort. Burtin reste seul pendant quelques instants. Parmi plusieurs photographies il en prend une, la regarde, et la remet à sa place.*)

BURTIN, *grognon.*

Ils ont déjà leur photographie ici, ces deux-là!... (*Entre M. de Sergeac père. Il a quinze ans de plus qu'au premier acte, c'est-à-dire soixante-dix ans passés. Il est très gai et encore alerte.*)

M. DE SERGEAC PÈRE

Bonjour, monsieur Burtin. Je suis bien aise de vous voir.

BURTIN

Moi aussi, monsieur le comte.

M. DE SERGEAC PÈRE

Encore!

BURTIN

Excusez-moi.

M. DE SERGEAC PÈRE

Asseyez-vous. Eh bien?

BURTIN

Votre santé est bonne?

M. DE SERGEAC PÈRE

Excellente! La vôtre, je ne vous en demande pas de nouvelles, vous voilà en costume d'été... en plein mois de janvier et par un froid!

BURTIN

Il ne fait pas froid ici, monsieur. Il fait froid à Cannes, il fait froid à Menton, à Nice, mais pas ici. Nous sommes, ne l'oubliez pas, sur le point le plus chaud du littoral.

M. DE SERGEAC PÈRE

Allons, vous n'avez plus à nous en vanter les mérites, puisque notre bail est renouvelé...

BURTIN, *affectant de la dignité.*

Monsieur le comte, je ne dis que la vérité, et si j'essayais de tromper quelqu'un, je choisirais une autre personne.

M. DE SERGEAC PÈRE

Merci.

BURTIN

Je me flatte d'avoir découvert sur la Côte d'azur ce coin magnifique, unique, incomparable, qui justifie et au delà le nom de Petit Tropique que

je lui avais donné et qu'il porterait sans la jalousie des stations voisines et rivales. J'y ai construit douze villas et vous savez que je n'en ai plus que quatre à louer... Si vous pouviez à l'occasion glisser un mot à vos amis de Paris...

M. DE SERGEAC PÈRE

Je n'y manquerai pas. Dites-moi, je me trompe peut-être, il m'a semblé remarquer que vous portiez ce costume de tennis plus particulièrement au moment du passage des trains.

BURTIN

C'est par hasard... tout à fait par hasard... Mais enfin, il n'est pas mauvais d'attirer l'attention des voyageurs... Ceux qui possèdent l'esprit d'observation se disent : « Voilà un pays béni. »

M. DE SERGEAC PÈRE

Vous devez récolter des rhumes à ce jeu-là ?

BURTIN, *soulevant légèrement le bord de son gilet.*

J'ai le gilet de laine par-dessous, naturellement.

M. DE SERGEAC PÈRE

Très bien !

BURTIN

Monsieur le comte...

M. DE SERGEAC PÈRE

Je vous mettrai à l'amende, si vous continuez à m'appeler monsieur le comte.

BURTIN

Sur la côte, c'est une habitude.

M. DE SERGEAC PÈRE

On y aime flatter les gens.

BURTIN

Ce n'est pas pour flatter les autres, c'est pour nous flatter nous-mêmes. Je venais vous dire et aussi à monsieur, et à mademoiselle de Sergeac...

M. DE SERGEAC PÈRE

Vous allez les voir; ils sont rentrés tout à l'heure.

BURTIN

Je sais. Je venais vous dire que j'ai donné des ordres pour la mise en état du hangar.

M. DE SERGEAC PÈRE

Ma petite-fille va être enchantée.

BURTIN

Mademoiselle de Sergeac pourra y dessiner tout à son aise et y caser toutes vos statues.

M. DE SERGEAC PÈRE

Merci. Et nous vous devons pour cela?

BURTIN

Rien. Permettez-moi... Je ne suis qu'un ancien maçon, je ne m'en cache pas.

M. DE SERGEAC PÈRE

Ayez de la mesure dans votre modestie; ne vous en vantez pas non plus...

BURTIN

Je ne suis qu'un ancien maçon, et depuis trois ans que vous êtes mes locataires, vous me traitez presque comme un ami.

M. DE SERGEAC PÈRE

C'est qu'aussi vous vous êtes ingénié, de la façon la plus délicate, à nous rendre mille petits services et que nous ne l'oublions pas.

BURTIN

Si c'est vrai, laissez-moi continuer.

M. DE SERGEAC PÈRE

Vous réglerez cela avec ma petite-fille et son père.

BURTIN

Vous êtes tout joyeux de les revoir.

M. DE SERGEAC PÈRE

Oui.

BURTIN

La séparation a été courte cependant.

M. DE SERGEAC PÈRE

Oui, mais à mon âge, un jour, ce peut être la moitié de la vie.

BURTIN

Vous êtes des gens heureux.

M. DE SERGEAC PÈRE

Nous avons eu nos tristesses... mais heureusement il y a l'oubli... Sans l'oubli, la vie ne serait pas supportable aux vieillards. (*Un domestique apporte une statuette encore enveloppée de papier de soie et sort.*) Ah ! ils l'ont trouvé. (*A Burtin.*) On leur avait annoncé l'existence à Gênes d'un dieu indien qui manquait à leur collection. C'est

de là qu'ils viennent... Je crois qu'ils n'ont pas fait un voyage inutile : ils doivent être ravis.

BURTIN

Et tout ça, c'est pour le livre que M. de Sergeac est en train d'écrire?

M. DE SERGEAC PÈRE

L'*Histoire de l'Art religieux dans l'Inde*, parfaitement, mon cher monsieur Burtin.

BURTIN

Tiens, vous avez la photographie de vos voisins, ces messieurs Mignier.

M. DE SERGEAC PÈRE

Ce sont aussi des amis.

BURTIN

Ils sont très ressemblants... A propos, savez-vous le bruit qui court ici?

M. DE SERGEAC PÈRE

Non.

BURTIN

On dit qu'il y a projet de mariage entre mademoiselle Simone et M. Mignier fils...

M. DE SERGEAC PÈRE

C'est la première nouvelle.

BURTIN

Ah! ah!

M. DE SERGEAC PÈRE

Simone a toujours déclaré qu'elle ne se marierait pas et la voilà arrivée à vingt et un ans

passés sans avoir eu, que je sache, l'idée de manquer à sa parole.

BURTIN

Ah! ah! (*Entre Simone, puis Sergeac, vieilli, naturellement, mais très gai et l'air heureux.*)

SCÈNE II

Les Mêmes, SIMONE, SERGEAC

SIMONE

Bonjour, grand-père.

M. DE SERGEAC PÈRE

Bonjour, mon enfant.

SIMONE, *à Burtin.*

Monsieur Burtin...

SERGEAC, *à M. de Sergeac père.*

Bonjour, père.

M. DE SERGEAC PÈRE

Bonjour... Les voilà revenus les voyageurs! (*Rires; la main. Étreinte affectueuse et gaie. Ils se tapotent l'épaule de la main libre.*)

SERGEAC

Eh oui...

M. DE SERGEAC PÈRE

Content de vous revoir... Et vous avez trouvé votre bonhomme?...

SERGEAC

Nous l'avons trouvé.

SIMONE

Et nous avons trouvé aussi un cadre admirable du quinzième.

SERGEAC, *il va vers Burtin qui aidait Simone à découvrir la statue.*

Bonjour, Burtin... (*Donnant la main à Simone.*) Tu es pressée, hein ? Tu vas être confondue, tête de fer.

SIMONE

C'est toi qui me feras des excuses, patron.

SERGEAC

C'est un Amida.

SIMONE

C'est un Maitreya.

SERGEAC, *imitant les enfants.*

Amida.

SIMONE, *de même.*

Maitreya.

SERGEAC

Amida.

SIMONE

Maitreya... Et en voici la preuve.

SERGEAC

La preuve ? Où cela ?

SIMONE

Ici.

SERGEAC

Eh bien?

SIMONE

L'Amida est japonais, patron.

SERGEAC

Je n'ai jamais dit le contraire.

SIMONE

Et les deux lettres que voici sont des lettres sanscrites...

BURTIN

Ça, c'est trop fort.

M. DE SERGEAC PÈRE, *à son fils.*

Tu ne dis plus rien.

BURTIN

Alors, mademoiselle, c'est vrai, vous lisez le sanscrit?

SIMONE

Oh! je reconnais simplement les monogrammes religieux.

BURTIN, *naïf.*

C'est peut-être encore plus difficile.

SERGEAC

C'est un Amida.

SIMONE

C'est un Maitreya. (*A M. de Sergeac père.*) Maitreya, le Bouddha futur qui viendra dans quatre mille cinq cents ans.

BURTIN

On a déjà sa statue ?

SIMONE

Oui, et même celle de ses parents... Je vais te confondre, patron.

SERGEAC

Tu as le temps.

SIMONE

Laisse donc. . Et puis je veux voir surtout si notre beau cadre est assez grand pour le portrait de maman. (*Elle sort.*)

SERGEAC

Ecoute... (*On rit.*)

M. DE SERGEAC PÈRE

Oh ! Lorsqu'il est question de sa mère...

BURTIN

Oui, mademoiselle Simone a pour elle une véritable adoration... Elle l'a peu connue cependant.

SERGEAC

Ma fille avait six ans, lorsque nous avons eu le malheur de perdre madame de Sergeac.

BURTIN

Toute jeune ?

SERGEAC

Toute jeune...

BURTIN

Et si brutalement, n'est-ce pas ? Par un accident...

SERGEAC

Une chute de cheval.

BURTIN

Je vous demande pardon d'éveiller ce souvenir douloureux. Je comprends qu'il vous soit pénible d'en parler.

SERGEAC

Mais non... C'est dans la Saintonge où nous habitions alors. Ce jour-là madame de Sergeac a voulu sortir seule et monter une bête un peu ombrageuse qu'elle avait achetée récemment... On a retrouvé ma pauvre femme, l'après-midi, après bien des recherches, la tête fracassée auprès d'un arbre. Elle tenait encore sa cravache à la main.

SIMONE, *qui est entrée depuis quelques instants en feuilletant un gros livre.*

Tiens, tu ne m'avais jamais parlé de ce détail. Pauvre maman... (*Un long silence que chacun respecte.*) Je vous demande pardon, mais je l'aime tant, ma pauvre maman... Tu vois que...

BURTIN

Vous vous la rappelez?

SIMONE

Oh ! très bien. J'étais toute petite quand elle est morte, mais j'ai conservé son souvenir. (*Avec une caresse à son père.*) Et puis nous en parlons souvent. (*Un temps.*) Tu vois que j'avais raison... Voici, dans ce volume des Annales du musée Guimet, la représentation même de notre emplette... Tu as perdu, patron !

SERGEAC

Eh bien, sais-tu ce que je décide, Simone? Tu signeras mon livre avec moi...

SIMONE, *riant.*

Moi !... C'est bon... Nous reparlerons de cela lorsqu'il sera terminé. En attendant promets-moi seulement d'être ton humble secrétaire... Je suis si contente de travailler avec toi. (*Elle l'embrasse.*)

SERGEAC, *tendre.*

Simone !

M. DE SERGEAC PÈRE

Et vous offrirez un des premiers exemplaires à notre propriétaire et ami, M. Burtin, qui va transformer le hangar en atelier.

SIMONE

Merci, cher monsieur. Je vous promets un exemplaire avec dédicace.

BURTIN

C'est que, si votre livre ne paraît pas bientôt, je ne serai pas là pour le recevoir.

SERGEAC

Allons donc !

BURTIN

J'ai l'intention d'aller monter une grande affaire en Tunisie.

M. DE SERGEAC PÈRE

Des constructions ?

BURTIN

Non, non... Assez de maçonnerie. Il s'agit de

la mise en exploitation de tout un territoire. J'aurai une situation... une situation... comment dirais-je... une situation avec du prestige... et si l'idée me vient de me marier... enfin, je me comprends... (*Pour changer la conversation.*) Je me suis souvent demandé, monsieur de Sergeac, comment vous avez été amené à écrire un livre sur les dieux de là-bas.

SERGEAC

Après la mort de ma femme, j'ai fait un voyage, je suis allé là-bas, comme vous dites, j'en ai rapporté quelques bibelots, et quand Simone a été grande, j'ai été forcé de m'instruire pour répondre aux questions qu'elle me posait à leur sujet. Et peu à peu nous nous sommes passionnés pour cette histoire de l'art religieux en Asie, voilà tout.

BURTIN

Très bien. Alors je me rappelerai à vous pour l'exemplaire promis.

SERGEAC

C'est cela.

BURTIN

Je vais prendre congé...

M. DE SERGEAC PÈRE

Vous ne voulez pas manquer le train de Marseille ?

BURTIN

Oh ! j'ai encore le temps d'arriver en marchant tout doucement.

SERGEAC

Vous allez en voyage?

BURTIN

Non... Je vais mettre un peu d'animation sur le quai de la gare... Adieu!

TOUS

Au revoir. A bientôt. (*Burtin sort.*)

SCÈNE III

Les Mêmes, *moins* BURTIN

M. DE SERGEAC PÈRE

Simone, je t'ai trouvé un mari.

SIMONE

Ah! Qui?

M. DE SERGEAC PÈRE

Burtin!

SIMONE, *riant.*

Oui, je sais... Il est très amoureux de moi, ce pauvre M. Burtin, et il m'a donné à entendre qu'il serait heureux de m'emmener en Tunisie.

M. DE SERGEAC PÈRE

Il n'est pas qu'amoureux, il est jaloux, clairvoyant en tout cas. C'est à Michel Mignier que je fais allusion.

SIMONE

Ah!

SERGEAC

A propos, Simone, il faut nous décider à écrire aux Mignier. Tu ne peux pas les laisser plus longtemps sans réponse.

SIMONE, *avec un demi-sourire.*

Tu crois ?

SERGEAC

Voici quinze jours que la demande a été faite.

SIMONE

J'ai voulu réfléchir.

SERGEAC

Oui, mais si, comme je crois l'avoir deviné, ta réponse est « non », il est plus convenable de la donner sans tarder. (*Au domestique qui vient d'apporter une carte.*) Dans un moment, quand je sonnerai. (*Le domestique sort.*) Et voici M. Michel Mignier qui vient sans doute la chercher.

SIMONE

Quel est votre avis à tous les deux ?

M. DE SERGEAC PÈRE

Notre avis ?

SERGEAC

Sur quoi ? Sur ton mariage ?

SIMONE

Oui.

M. DE SERGEAC PÈRE

En voilà une drôle de question !

SIMONE

Vous trouvez ?

M. DE SERGEAC PÈRE

Oui, c'est une drôle d'idée de nous demander cela à nous.

SERGEAC

Tu es assez grande pour avoir une opinion.

SIMONE

Je voudrais connaître la vôtre.

SERGEAC

J'avoue ne pas avoir réfléchi suffisamment.

SIMONE

Et toi, grand-père?...

M. DE SERGEAC PÈRE

C'est pour nous taquiner, n'est-ce pas?

SIMONE

Mais non.

M. DE SERGEAC PÈRE

Si... Ecoute, ma petite-fille, je suis trop vieux pour ce jeu-là. Je me porte bien, c'est vrai, mais seulement à la condition d'écarter de ma vie toutes les contrariétés... Ne continue pas cette plaisanterie, elle est trop cruelle.

SIMONE

Grand-père chéri, on peut bien causer... Je voudrais savoir seulement, par exemple, si la famille Mignier vous plaît.

M. DE SERGEAC PÈRE

Tu reviens là-dessus... Mais enfin, alors, est-ce que?...

SIMONE

Répondez... Ce sont des honnêtes gens?

M. DE SERGEAC PÈRE

Oui, je le crois...

SIMONE, *à Sergeac.*

Et le jeune homme, il te plaît, à toi?

SERGEAC

Aucun jeune homme ne me plaira, qui viendra pour te prendre à nous.

SIMONE

S'il fallait qu'il y en eût un?

SERGEAC

C'est celui-là que je préférerais.

M. DE SERGEAC PÈRE

Non, mais jette-le-lui à la tête! Qu'est-ce qu'il a d'extraordinaire?

SERGEAC

Il est presque célèbre, à trente ans.

M. DE SERGEAC PÈRE

Célèbre pour avoir écrit deux ou trois gros bouquins que personne ne comprend.

SIMONE

Personne!...

M. DE SERGEAC PÈRE

Tu les comprends, toi?

SIMONE

Je crois les comprendre.

M. DE SERGEAC PÈRE

« L'Avenir de la Morale », pense... mais... Et

puis, si elle tient à épouser un philosophe, il y en a d'autres. Un philosophe? Jamais de mon temps...

SIMONE

Avouez que pour un philosophe, il n'est ni pédant, ni triste, ni gourmé.

M. DE SERGEAC PÈRE

Il a d'autres défauts. L'autre jour, il s'est mis dans une colère blanche à propos...

SIMONE

A propos d'une injustice. C'est une colère d'apôtre. Je ne les hais pas.

M. DE SERGEAC PÈRE

C'est bon... Simone. Tu m'as déjà bien étonné en ne repoussant pas cette demande tout de suite. Ton attitude d'aujourd'hui me surprend tout à fait.

SERGEAC, *ému.*

Enfin... est-ce que tu penserais réellement à te marier?...

SIMONE

Je vous dirai cela tout à l'heure. Voulez-vous me laisser causer avec M. Michel?

SERGEAC

Certainement... (*Simone va sonner.*)

M. DE SERGEAC PÈRE

Elle nous met à la porte...

SERGEAC

Nous reviendrons. (*Ils sortent. Simone va à la porte du fond; entre Michel, trente ans à peine, très sympathique.*)

SCÈNE IV

SIMONE, MICHEL, *puis* SERGEAC

MICHEL, *les mains tendues.*

Bonjour, Simone.

SIMONE

Bonjour, Michel.

MICHEL

Est-ce qu'il est survenu quelque chose d'anormal?

SIMONE

Non, pourquoi?

MICHEL

Mon père m'a envoyé à Paris une dépêche, me disant : « Ne passe pas chez les Sergeac avant de m'avoir vu. »

SIMONE

Alors?

MICHEL

J'ai pris le train précédant celui qui devait m'amener et me voici. Seulement, je n'ai que quelques minutes. Alors, rien qui puisse nous tourmenter?

SIMONE

Rien. Nous sommes revenus de Gênes tout à l'heure; nous avons fait une trouvaille, figurez-vous. Un cadre de triptyque sculpté, admirable, et qui s'adapte à merveille au portrait de maman que je vous ai montré ; vous vous rappelez ?

MICHEL

Certes.

SIMONE

Sur les volets je placerai deux petits souvenirs d'elle que mon grand-père Lorsy m'a donnés... Quand je veux réfléchir, rêver, je vais dans ce petit coin, devant elle... Je me récite à moi-même tout ce que je sais d'elle... Je me rappelle les paroles par lesquelles mon père m'a appris à l'aimer... C'est apaisant comme une prière. Je vous dirai cela en détail, plus tard. Vous avez reçu ma lettre?

MICHEL

Oui.

SIMONE

Vous consentez à ce que je vous demandais?

MICHEL

De grand cœur.

SIMONE

Merci... Alors, c'est demain?

MICHEL

S'il n'y a rien de changé, c'est demain que mon père viendra chercher la réponse de M. de Sergeac... et la vôtre.

SIMONE

Que pourrait-il y avoir de changé?

MICHEL

Je ne sais pas. Cette dépêche de mon père m'intrigue.

SIMONE

S'il allait ne plus consentir à notre union?

MICHEL

Ce n'est pas cela qui modifierait ma volonté. Mais de votre côté, ne redoutez-vous aucune résistance? Avez-vous parlé à M. de Sergeac?

SIMONE

Pas encore, nettement du moins, mais je ne redoute de lui que le chagrin que je vais lui causer.

MICHEL

Ne doit-il pas s'y attendre depuis longtemps?

SIMONE

J'ai si souvent répété que je ne me marierais jamais.

MICHEL, *riant.*

Et puis voilà!

SIMONE, *de même.*

Et puis voilà!... Vous riez?

MICHEL

Je déborde de fatuité... Vous rappelez-vous ce que nous nous sommes dit le jour de notre première entrevue?

SIMONE

Oui.

MICHEL

Nous nous sommes déclaré l'un à l'autre, avec un empressement un peu agressif, notre intention formelle de demeurer célibataires.

SIMONE

C'est ce qui m'a mise en confiance avec vous.

MICHEL

Et réciproquement.

SIMONE

J'avais tant peur, chaque fois qu'on me présentait un jeune homme, qu'il pût croire que j'acceptais le rôle de la jeune personne désireuse de se faire épouser.

MICHEL

Et moi, j'avais tant peur de passer pour le monsieur « décidé à s'établir ». Vous n'aimez pas cette expression : « Décidé à s'établir? »

SIMONE

Si... Et savez-vous, Michel, je pense que si nous n'avions pas affirmé si fort, l'un et l'autre, notre horreur du mariage, nous ne nous serions probablement jamais mariés ensemble.

MICHEL

En effet... Est-ce drôle ! (*Rire.*)

SIMONE

N'est-ce pas que c'est drôle ! (*Rire.*) Sommes-

nous bêtes de rire comme cela! Ce n'est pas drôle du tout.

MICHEL

Pas du tout. Nous ne rions pas de cela. L'amour qui est en nous a envie de rire.

SIMONE

Je le crois. Et tous les prétextes lui sont bons.

MICHEL

Nous sommes heureux.

SIMONE

Oui... Mais... J'y pense tout à coup... Vous ne m'avez pas demandé ma réponse.

MICHEL

Quelle réponse?

SIMONE

Il est adorable!

MICHEL

Je ne vous le fais pas dire.

SIMONE

Mais, ma réponse...

MICHEL

Je vous demande pardon; je n'y suis pas du tout.

SIMONE

Vraiment! (*Elle rit.*)

MICHEL

Vraiment. (*Il rit. Ils se prennent la main. Un peu grave.*) Comme je vous aime!

SIMONE

Moi aussi, je vous aime...

MICHEL

Alors, cette réponse ?

SIMONE

Mon Dieu, je viens de vous la donner, sans m'en apercevoir.

MICHEL, *tendrement.*

Oui, lorsque je vous ai demandé d'être ma femme, vous avez exigé deux années d'épreuve. Les voici écoulées, et je viens vous dire : Simone, j'ai besoin d'être aimé. J'ai besoin d'une compagne qui comprenne le but que j'ai donné à ma vie et qui m'aide à l'atteindre. Je veux qu'elle soit mon refuge, mon courage et ma conscience. Je lui donne tout mon cœur et je lui demande le sien tout entier. Je vous ai suppliée d'être pour moi celle que j'attends et dont je ne croyais pas, avant de vous connaître, qu'elle pût exister. Acceptez-vous ?

SIMONE

J'accepte. Je m'engage solennellement à vous. Je lie mon existence à la vôtre. Je serai heureuse de votre bonheur, je souffrirai de vos souffrances et vous chérirai dans la bonne ou la mauvaise fortune. Je ressens pour vous un amour profond, moi qui me croyais incapable d'amour. Vous m'avez révélée à moi-même : c'est vous qui m'avez réellement donné une âme. Depuis deux

ans déjà, je vous aime avec toute ma raison et tout mon cœur : jusqu'à ma mort, je suis à vous.

MICHEL, *s'approchant de Simone.*

Je suis à vous jusqu'à la mort. (*Il lui tend les deux mains. Simone les prend.*)

SIMONE

Et maintenant, partez... Ne nous disons plus rien aujourd'hui.

MICHEL

Je suis heureux.

SIMONE

Je suis heureuse.

MICHEL

A bientôt.

SIMONE

A bientôt!... Attendez... Saluez mon père.

MICHEL

Si vous voulez.

SIMONE, *à la porte de gauche.*

Père, M. Michel Mignier. (*Entre Sergeac.*)

MICHEL

Je suis venu seulement pour vous serrer la main entre deux trains.

SERGEAC

Vous avez fait bon voyage?

MICHEL

Très bon.

SERGEAC

M. Mignier...

MICHEL

Je vais le rejoindre... Je vous demande la permission de vous quitter... J'espère qu'après la visite que mon père vous fera demain, j'aurai des occasions... de... enfin... Allons, à bientôt. (*A Simone.*) Mademoiselle... (*Il sort.*)

SCÈNE V

SIMONE, SERGEAC

SERGEAC, *à Simone.*

Il n'a pas l'air d'avoir été trop découragé, ce garçon-là...

SIMONE

Père, il faut que nous causions. Je suis désolée, je suis honteuse, car je vais te faire beaucoup de peine.

SERGEAC

Alors, c'est vrai ?

SIMONE

Oui.

SERGEAC

Tu t'es décidée bien promptement.

SIMONE

Tout à l'heure, tu me disais que j'avais assez réfléchi.

SERGEAC

Assez pour dire non, pas assez pour dire oui.

SIMONE, *riant.*

Très bien.

SERGEAC

Je suis abasourdi, un peu assommé... Je ne comprends pas comment, dans la confiance où nous sommes, où nous étions, tu aies pu, au cours du voyage que nous venons de faire en tête à tête, conserver le secret d'un tel projet.

SIMONE

Dix fois j'ai été sur le point de tout te dire... Ma décision était subordonnée à une réponse que j'attendais.

SERGEAC

Qu'est cette réponse?

SIMONE

Je te le dirai tout à l'heure. Tu verras que j'ai fait tout mon possible pour atténuer ton chagrin.

SERGEAC, *souriant.*

Je vois. Tu me plonges un couteau dans le cœur, mais tu mets de la cocaïne sur la lame.

SIMONE, *de même.*

Comme tu es méchant!

SERGEAC

... Et c'est moi qui suis méchant!

SIMONE

Si tu n'approuves pas ce mariage, je ne le ferai pas.

SERGEAC

Mais, mon enfant, tu n'as pas besoin de mon approbation, tu es libre.

SIMONE, *tendrement.*

Ah ! non ! non ! pas ces mots-là entre nous deux ! Que les autres pères et les autres filles échangent des paroles semblables, je veux bien, mais nous, nous, toi et moi, nous avons d'autres choses à nous dire. Tu n'es pas seulement mon père, tu es mon ami, mon confident, mon maître. Tu m'as associée à toutes tes pensées, comme à tous tes travaux.

SERGEAC

Mais, cruelle enfant, c'est justement pour cela que l'idée de ton mariage me met au poteau de torture.

SIMONE

Ah ! si l'on m'avait dit que j'entendrais cela, que je te verrais comme je te vois, avec ta bonne figure convulsée et tes yeux pleins de larmes, et que cependant j'insisterais pour te faire accepter tant de chagrin !... Je te demande conseil... Je ne vois plus clair en moi ! Je ne me reconnais plus. Je sens toute mon ingratitude.

SERGEAC

Tu n'es pas plus ingrate que les autres jeunes filles. Seulement la plupart sont moins bonnes que toi, et ne s'aperçoivent pas de l'atroce déchirement qui se fait, à ce moment-là, dans le cœur

de tous les pères. Elles tournent leurs regards vers l'amour qui est l'avenir et se détachent de la vieillesse, du passé, avec une adorable et désolante indifférence. Tu te rappelles la fillette du « Monument aux Morts » de Bartholomé. Pendant que les autres pleurent, elle envoie un baiser à l'amour, et à l'avenir. Va, comme elle, vers la vie et vers le bonheur, mon enfant, c'est ton devoir et ta destinée. Et c'est la mienne. J'étais trop heureux... c'était une injustice.

SIMONE

Qu'est-ce que tu veux dire?

SERGEAC

Rien, rien!

SIMONE

J'ai honte de moi-même.

SERGEAC

Ne dis pas de folies.

SIMONE

Ce ne sont pas des folies. Je m'étais juré de te rendre ton dévouement. Pour assurer la joie de ma jeunesse, tu n'as pas voulu te remarier, je m'étais promis en échange de rester toujours auprès de toi...

SERGEAC

Au moins est-il digne de toi, celui que tu as choisi?... T'aime-t-il autant que tu le mérites? Te donnera-t-il le bonheur? S'il doit te le donner, qu'importe tout le reste?

SIMONE

Il est bon il est loyal, il est intelligent, il m'aime et il t'aime.

SERGEAC, *riant.*

Il m'aime, moi aussi ! Simone, tu le vantes !

SIMONE

Patron, tu as tort de ne pas me croire.

SERGEAC

Je parie qu'il a mis comme condition d'habiter avec nous, après son mariage.

SIMONE

Ce n'est pas lui, c'est moi qui l'ai exigée, cette condition.

SERGEAC

Imprudente.

SIMONE

Et c'est sa réponse que j'attendais.

SERGEAC

Il refuse ?

SIMONE

Il accepte.

SERGEAC, *très ému.*

Tu as fait cela ! Ah ! mon enfant, mon petit enfant.

SIMONE, *souriant.*

Cela ne te déplaît pas, alors ?

SERGEAC

Non... non... Je t'assure que cela ne me dé-

plaît pas du tout... Mais pas du tout... Seulement je m'y oppose.

SIMONE

Comment!

SERGEAC

Oui, ma petite Simone... Je m'y oppose formellement. C'est gentil à toi d'avoir pensé à cela, c'est encore plus gentil à lui d'y avoir consenti... Seulement, vous me ferez le plaisir de vivre tous les deux chez vous, et de nous laisser, ton grand-père et moi, aux joies tranquilles de nos parties d'échecs.

SIMONE

Mais cependant...

SERGEAC, *très tendre.*

Ne me tente pas, ma chérie. Tu comprends bien que si je ne pensais qu'à moi, je te dirais oui, de grand cœur, mais votre bonheur pourrait en souffrir, crois-moi.

SIMONE

Puisqu'il veut bien...

SERGEAC

Moi, je ne veux pas.

SIMONE

Vous ne vous ennuierez pas trop, tout seuls, grand-père et toi?

SERGEAC

Mais non, mais non... Et puis, vous viendrez nous voir de temps en temps?

SIMONE, *inconsciemment féroce.*

Naturellement... Je suis bien heureuse... Mais je vais aller chercher grand-père, tu veux bien?... (*Elle va vers la porte.*)

SERGEAC, *à part, avec un sourire tendre et navré.*

Oh! la vilaine! Comme il a fallu peu de mots pour la décider! (*Haut.*) Simone!

SIMONE

Patron!

SERGEAC

Et l'Histoire de l'art religieux en Asie?...

SIMONE

Dire qué je n'y pensais plus!...

SERGEAC

Je voulais te le faire dire... Va... va... je prendrai un secrétaire. (*Seul.*) En effet, je prendrai un secrétaire... Tout de même ce ne sera pas la même chose. (*Il pousse un profond soupir. Entrent Simone et M. de Sergeac père.*)

SCÈNE VI

SIMONE, M. DE SERGEAC PÈRE, SERGEAC

SIMONE

Grand-père, tout est arrangé, et tout le monde sera heureux.

M. DE SERGEAC PÈRE

Enfin, tu te maries?

SIMONE

Oui, mais mon père t'expliquera, il est probable que nous ne nous quitterons pas.

M. DE SERGEAC PÈRE, *qui est entré avec un paquet de lettres à la main.*

Ah! dans ces conditions! Tous ces événements m'avaient fait oublier de te donner ton courrier, Édouard. Il y a une dépêche.

SERGEAC

Merci. (*Il regarde les enveloppes.*)

M. DE SERGEAC PÈRE, *à Simone.*

Et alors, tu t'es tout à coup éprise de ce jeune homme?

SIMONE

Oh! pas tout à coup, puisqu'il y a trois ans que nous nous connaissons.

SERGEAC

Une dépêche... Honneur au papier bleu! Commençons par elle. (*Il ouvre et lit. Grande émotion. En rassurant sa voix.*) Quand est-elle arrivée?

M. DE SERGEAC PÈRE

La dépêche? Elle est là depuis deux jours.

SERGEAC

« Le 29 ». Mais c'est aujourd'hui le 29.

M. DE SERGEAC PÈRE

Oui.

SERGEAC

Jeudi? jeudi... 29?

SIMONE

Oui... C'est quelque chose de grave?

SERGEAC

Non. C'est ton grand-père Lorsy qui m'annonce son arrivée.

SIMONE

Enfin! Pendant mon dernier séjour chez lui, je lui ai tant demandé de venir! Quel bonheur! Lui qui n'avait jamais voulu venir ici!

SERGEAC, *tirant sa montre.*

Oui. Quelle heure est-il?

M. DE SERGEAC PÈRE

Quatre heures dix.

SERGEAC

Quatre heures dix. Mais alors, nous n'avons que le temps. Dis qu'on attelle...

SIMONE

Moi! moi! C'est moi qui vais au-devant de lui... je vais prendre l'auto.

SERGEAC

Tu veux...

SIMONE

Oui, oui. (*Elle sort.*)

SERGEAC

Que peut-il nous vouloir? Pourquoi vient-il?

M. DE SERGEAC PÈRE

Que dit sa dépêche?

SERGEAC, *lisant.*

« Je vous demande de me recevoir jeudi. J'arriverai à quatre heures vingt-deux avec Hermance. Il s'agit de Simone — Lorsy. » Que va-t-il penser s'il ne trouve personne à la gare ?

M. DE SERGEAC PÈRE, *à la fenêtre.*

Voici le chauffeur qui met l'auto en marche. Et voici Simone. Ils arriveront. Il n'y a pas cinq minutes de chemin. Elle est contente, Simone, elle rit. Bonjour! bonjour ! Les voilà partis!

SERGEAC

C'est peut-être au-devant du malheur qu'elle court aussi vite.

M. DE SERGEAC PÈRE

Que vas-tu t'imaginer ?

SERGEAC

M. de Lorsy n'avait jamais consenti à venir ici malgré les instances de Simone. Pour qu'il s'y décide ainsi tout à coup, il faut qu'il se soit produit un événement grave.

M. DE SERGEAC PÈRE

Dans quelques minutes nous serons fixés.

SERGEAC

Oui, mais c'est long, quelques minutes... Par bonheur cette dépêche ne m'a été remise qu'à l'instant. Je n'aurais pas pu vivre deux jours dans une pareille angoisse... Avec Hermance .. pourquoi ? *Regard à la montre.* Le train va entrer en gare. (*Marche. Silence. Station devant la fenêtre.*)

M. DE SERGEAC PÈRE

J'y suis !... Simone lui a peut-être écrit qu'elle est dans l'intention de se marier... et il se sera décidé subitement à venir. La vieille Hermance a vu naître Simone, elle aura demandé à être de la fête.

SERGEAC

Non. Vous savez bien qu'il n'a pas cessé de me haïr. Les rares fois que nous nous sommes trouvés ensemble en présence de ma fille, nous jouions lui et moi, comme nous pouvions, la comédie de l'amitié. Mais lorsque le hasard nous laissait seuls, il tombait entre nous un silence effroyable. (*Un temps.*) Il est arrivé Ils sont ensemble... Je n'aurais pas dû la laisser aller.

M. DE SERGEAC PÈRE

Quel prétexte lui aurais-tu donné pour l'en empêcher ?

SERGEAC

Qui sait ce qu'il lui dit ?... Ah! je croyais avoir expié, pourtant !

M. DE SERGEAC PÈRE

Calme-toi ! A quoi vas-tu penser, grand Dieu !

SERGEAC

Je suis certain, certain, vous entendez, que la visite de M. de Lorsy se rapporte au drame d'il y a quinze ans. J'ai l'impression qu'une catastrophe s'approche.

M. DE SERGEAC PÈRE

Quelle catastrophe peux-tu redouter?

SERGEAC

Vous le savez bien.

M. DE SERGEAC PÈRE

Une seule pourrait nous atteindre, c'est la révélation du passé à notre pauvre petite enfant. Mais Lorsy l'aime autant que nous l'aimons, ce n'est pas lui qui parlera, n'est-ce pas?

SERGEAC

Je ne sais... J'ai peur... (*Silence.*) Maintenant, ils s'approchent... Non, ils ne pourraient pas encore être là... Mon père, je vous l'ai caché autant que je l'ai pu, mais je passe mon existence dans des transes mortelles... Pendant les séjours que Simone fait chez lui, je ne vis pas... Tout un mois et deux fois chaque année, je m'attends à chaque minute à recevoir le coup. Et lorsqu'elle revient, je suis fou de terreur, je cherche ses yeux avec l'angoisse de ne plus les trouver les mêmes, et lorsque j'ai vu qu'ils n'ont pas changé, je me sens défaillir de joie et de reconnaissance, et je me dis : « Encore six mois de répit... » Ils devraient être là... Pourquoi sont-ils en retard? Pourquoi? Que s'est-il donc passé?...

M. DE SERGEAC PÈRE

Tais-toi... Voici la voiture... Simone lui indique le domestique... Elle ne vient pas avec lui... Elle emmène Hermance... Je devine qu'il l'éloigne sous un prétexte... Ils se sourient... « A tout à l'heure. » Il est entré. (*Silence. La porte s'ouvre.*

Sergeac père va au devant de Lorsy. Poignée de main. Salut à Sergeac.)

SCÈNE VII

SERGEAC, M. DE SERGEAC PÈRE, LORSY

LORSY

Je vous prie d'excuser cette brusque arrivée chez vous. Mais en présence des faits que vous allez connaître, j'ai pensé que le devoir le plus sacré me commandait de venir. J'ai laissé Hermance avec Simone.

SERGEAC

Je vous en prie, monsieur. (*Il lui désigne une chaise.*)

LORSY

Vous n'avez envoyé personne à La Rochelle, n'est-ce pas ?

SERGEAC

Je ne comprends pas.

LORSY

Un étranger, qui est là-bas, se prétend envoyé par vous.

SERGEAC

Il ment.

LORSY

Je le pensais bien. Nous sommes, dans ce cas, menacés d'un nouveau malheur.

M. DE SERGEAC PÈRE

Quel malheur?

LORSY

J'ai peur que tous les efforts que nous avons faits depuis quinze ans pour garder notre secret n'aient été inutiles.

SERGEAC

Qu'est-ce qui peut vous le faire croire?

LORSY

Quelqu'un s'agite mystérieusement autour de notre passé.

M. DE SERGEAC PÈRE

Qui?

LORSY

Déjà cet inconnu nous oblige à parler de ce que nous voulions éternellement garder enseveli au plus profond de nous-mêmes. A qui en veut-on? Qui veut-on frapper? Je ne sais. Mais ce que je redoute est effroyable.

SERGEAC

Je vous en supplie, dites, dites vite!

LORSY

Notre vieille Hermance est arrivée mercredi chez moi, tout émue, et voici ce qu'elle m'a raconté. Elle vous le racontera, mais j'ai voulu que nous causions d'abord ensemble hors de sa présence. Dans le coin de campagne où elle s'est retirée, elle a reçu, l'autre jour, la visite d'un homme qui s'est dit envoyé par vous.

SERGEAC

Je n'ai envoyé personne.

LORSY

A l'occasion de la majorité de Simone, vous faisiez, disait-il, rechercher tous les gens qui étaient au service de ma pauvre Gabrielle à la fin de sa vie.

SERGEAC

Pourquoi faire?

LORSY

Pour leur remettre, en exécution d'une volonté testamentaire, une certaine somme d'argent.

SERGEAC

Je n'ai rien ordonné de semblable.

LORSY

Le prétexte était habilement choisi. Mais les soupçons d'Hermance ont été éveillés par le nombre des questions insidieuses que cet homme lui posait sur les... sur les circonstances qui ont accompagné la mort de ma pauvre enfant.

M. DE SERGEAC PÈRE

Hermance n'a rien dit?

LORSY

Elle a dit ce que nous lui avions recommandé de dire. Rien de plus.

SERGEAC

Que savez-vous encore?

LORSY

C'est tout.

M. DE SERGEAC PÈRE

Qui paraissait être cet homme?

LORSY

C'était un monsieur, m'a dit Hermance.

M. DE SERGEAC PÈRE

Étranger au pays?

LORSY

Etranger.

M. DE SERGEAC PÈRE

Et il a disparu ?

LORSY

Hermance ne l'a plus revu.

SERGEAC, *accablé.*

Je voudrais mourir.

M. DE SERGEAC PÈRE

Allons, remets-toi mon enfant.

SERGEAC

S'il faut expier encore, pourquoi des innocents sont-ils exposés à souffrir ?

M. DE SERGEAC PÈRE

Il n'est pas certain que quelqu'un devra souffrir encore. Nous sommes prévenus. Nous veillerons sur la paix et le bonheur de Simone.

SERGEAC

Comme vous devez me maudire tous les deux !

LORSY

Ecoutez-moi, monsieur de Sergeac, j'ai quel-

que chose à vous dire depuis longtemps. C'est par une sorte de lâcheté que je me suis tu aussi longtemps. Puisque nous voici rassemblés tous les trois pour la défense de Simone, je vais libérer ma conscience... Oh ! ce n'est rien, si vous voulez, mais vraiment, c'est un devoir pour moi de vous faire cet aveu. Il faut que vous sachiez enfin, combien j'ai été touché à chacun des séjours de ma petite-fille chez moi, combien j'ai été profondément ému, de voir avec quelle délicate insistance vous avez entretenu en elle le culte de sa mère.

SERGEAC

Je n'ai fait que mon devoir, mon Dieu !

LORSY

Sans doute. Mais vous l'avez fait avec piété. Vous avez créé dans le cœur de votre fille, une image charmante de celle qui n'est plus. Vous l'avez parée des plus belles qualités, des plus douces vertus. Vous en avez fait une mère tendre et attentivement dévouée, une femme adorable. Epargnez-moi la douleur de vous dire pourquoi j'en ai été extrêmement troublé... Depuis la mort de ma pauvre Gabrielle, j'ai appris sur elle bien des tristesses.

SERGEAC

Je vous en supplie ! Je vous en supplie !

LORSY

N'en parlons plus, vous avez raison... Tout de même, c'est bien à vous de ne pas vous être con-

tenté du silence et d'avoir fait chérir sa mémoire... Oh! les beaux mensonges que vous avez su trouver et que Simone m'a répétés sans comprendre pourquoi ils me faisaient tant pleurer!... C'est bien. C'est d'un brave homme... Voilà ce que j'ai besoin de vous déclarer depuis si longtemps et que je suis soulagé de vous avoir dit.

SERGEAC

Je ne sais que vous répondre. Quel qu'ait été le passé, j'ai mérité votre haine et je l'accepte avec respect. Mais c'est une grande douceur pour l'être misérable que je suis, de vous avoir entendu parler comme vous venez de le faire. Merci. *(Ils ne se donnent pas la main. Mais M. de Sergeac père et Lorsy s'embrassent sans rien dire. Entre un domestique avec une carte.)*

SERGEAC

M. Mignier.

M. DE SERGEAC PÈRE

Il vient chercher la réponse de Simone .. Reçois-le... Nous allons auprès d'elle.

SERGEAC

Faites entrer. *(M. de Sergeac père et Lorsy sortent. Après un moment entre M. Mignier.)*

SCÈNE VIII

SERGEAC, MIGNIER. *Sergeac s'est repris, et c'est gaiement qu'il serre la main de M. Mignier.*

SERGEAC

Je vous en prie... (*Il lui désigne un siège.*) Ah ! monsieur Mignier, je suis ravi de vous voir. Je suis un peu troublé. Excusez-moi : M. de Lorsy que je n'avais pas vu depuis longtemps vient d'arriver. (*Un temps.*) Alors, vous venez sans doute chercher la réponse de Simone ..

MIGNIER

Non. Je viens au contraire vous prier de différer cette réponse.

SERGEAC

Comment cela ?

MIGNIER

Avant tout... je tiens à vous déclarer que nous gardons, mon fils et moi, la plus profonde, la plus respectueuse estime pour mademoiselle Simone.

SERGEAC

Ces précautions oratoires sont inutiles. Je vous en prie, expliquez-vous nettement. (*Chancelant mais réussissant à peu près à se dominer.*) Vous voulez rompre les pourparlers qui...

MIGNIER

Rompre, non. Mais les ajourner. Un de mes

frères part pour le Japon. Il propose à Michel de l'accompagner. Je suis convaincu et nous pensons que ce voyage, dans les conditions favorables où Michel peut le faire, lui sera très utile pour la carrière qu'il a choisie. Il est encore jeune, je crois qu'il peut, sans inconvénient, retarder son mariage et voilà tout.

SERGEAC

C'est un prétexte.

MIGNIER

Mais non.

SERGEAC

Et ce voyage doit durer combien de temps ?

MIGNIER

Huit mois, dix mois, un an tout au plus.

SERGEAC

Un an ! Mon cher monsieur Mignier, vous m'affirmez, et je vous crois, que vous n'avez aucune idée de rupture ; je vous demande donc de ne pas retarder le bonheur de nos enfants. Simone éprouve à l'égard de votre fils une inclination très marquée : ce retard lui causerait, je pense, un certain chagrin. Marions-les et Michel, au lieu d'aller au Japon avec son oncle, s'y rendra en compagnie de sa femme. Oh ! ne faites pas d'objection. D'ailleurs nous n'avons qu'à laisser les jeunes gens causer ensemble, ils seront bien vite de mon avis. Quand votre fils devait-il venir faire ses adieux ?

5.

MIGNIER

Il comptait écrire à mademoiselle de Sergeac.

SERGEAC

Par exemple! Vous avez accepté cela ?

MIGNIER

Je l'ai conseillé.

SERGEAC

Pourquoi ?

MIGNIER

J'ai pensé qu'il serait préférable d'épargner à l'un et à l'autre l'émotion de cette scène.

SERGEAC

C'est impossible. Dites-lui de venir...

MIGNIER

C'est que...

SERGEAC

Eh bien ?

MIGNIER

Il est parti.

SERGEAC

Vous ne dites pas la vérité. Il était ici il y a une heure. Allons, monsieur, nous sommes seuls, c'est un père qui parle à un père. Estimez-moi assez pour tout me dire... Songez que ces explications que j'implore de vous, j'aurais le droit, le devoir même de les exiger.

MIGNIER, *après un silence.*

Ne les exigez pas, je vous prie.

SERGEAC

Il est trop tard. Il faut que je sache.

MIGNIER

J'aurais voulu vous voir accepter le prétexte que je vous proposais.

SERGEAC

Vous le reconnaissez, ce n'était qu'un prétexte.

MIGNIER

Oui.

SERGEAC, *s'essuyant le front.*

Et le... le véritable motif ?

MIGNIER

Voici. Notre famille a été, il y a deux ans, douloureusement éprouvée. La femme de mon frère est devenue folle. On a dû l'arracher à son mari, à ses trois enfants et l'interner. Depuis, nous avons appris que sa mère avait été dans le même cas et que, par conséquent, la catastrophe aurait pu être évitée, si mon père avant ce mariage avait pris des renseignements suffisants. La leçon a été dure. Je me suis promis que je n'aurais pas à me reprocher une aussi coupable négligence.

SERGEAC

Que me racontez-vous là ? Et où avez-vous pris...

MIGNIER

Laissez-moi achever, ou permettez-moi de me taire tout à fait.

SERGEAC

Achevez.

MIGNIER

Je vais être amené à vous parler d'événements douloureux... de la mort de madame de Sergeac.

SERGEAC, *se lève brusquement.*

C'est bon ! Assez ! Partez ! (*Après un silence.*) Monsieur, je vous demande pardon mais vous avez en effet évoqué un souvenir... un... Un mot encore. C'est à propos de madame de Sergeac que vous parlez de... de folie...

MIGNIER

Restons-en là.

SERGEAC, *énergiquement.*

Non. Tout. Je veux que vous disiez tout.

MIGNIER

J'étais parfaitement disposé à considérer comme exact votre récit des derniers moments de madame de Sergeac, mais mon attention a été éveillée par un certain nombre de menus faits. Il m'a paru que vous étiez embarrassé, lorsque je vous priais de préciser certains détails. J'ai observé, je me suis renseigné... Votre départ de La Rochelle après le triste événement, votre répugnance à parler de la ville que vous habitiez et des relations que vous y possédiez certainement, tout cela a provoqué en moi une certaine inquiétude. Le souvenir du malheur qui a frappé mon frère ne me quittant pas, j'ai eu des doutes

et je me suis dit que si madame de Sergeac était morte dans un accès de maladie mentale — si elle s'était suicidée — pour dire le mot — ce que vous me donniez pour la vérité est précisément ce qu'on inventerait afin de cacher à des étrangers la cause réelle du décès.

SERGEAC

Et c'est tout?

MIGNIER

C'est tout.

SERGEAC

Eh bien, monsieur, vous pouvez rappeler votre fils. Je vous donne ma parole d'honneur que madame de Sergeac n'est pas morte folle.

MIGNIER

De quoi est-elle morte ?

SERGEAC

Vous le savez. Je vous l'ai dit.

MIGNIER

Je vous en conjure, n'essayez pas... Je suis renseigné.

SERGEAC

Vous êtes renseigné...

MIGNIER

Oui.

SERGEAC, *bas.*

C'est vous qui avez procédé là-bas à cette enquête...

MIGNIER

Oui... Je sais la vérité sur la mort de madame de Sergeac.

SERGEAC

Ah! misérable! misérable! Qu'êtes-vous venu faire dans cette maison? (*Mignier se prépare à sortir. Entre Simone.*)

SERGEAC, *à Mignier, bas.*

Pitié! Je vous en supplie! Pitié! (*Simone qui était entrée souriante regarde avec stupeur son père et M. Mignier.*)

SIMONE, *à Sergeac.*

Qu'est-ce qu'il y a? (*Sergeac essaie de se reprendre. Il n'y parvient pas, et ne répond que par un geste désespéré. A Mignier.*) Qu'est-ce qu'il y a?

MIGNIER

Votre père vous le dira. (*Au milieu d'un grand silence, il salue et sort lentement.*)

SCÈNE IX

SIMONE, SERGEAC

SIMONE

Mon mariage?

SERGEAC

N'y pense plus, mon enfant.

SIMONE

Que s'est-il passé ?

SERGEAC

On ne veut plus de toi.

SIMONE

On ne veut plus de moi !... Où est Michel ?

SERGEAC

Tu ne le verras pas.

SIMONE

Pourquoi ?

SERGEAC

Il est parti.

SIMONE

Parti ?

SERGEAC

Pour un long voyage.

SIMONE

Sans m'avertir, c'est impossible.

SERGEAC

Son père a retiré sa demande.

SIMONE

Mais lui, Michel, pourquoi n'est-il pas ici ?

SERGEAC

Sans doute on l'a empêché de venir.

SIMONE

Il a accepté cela ?

SERGEAC

Tu le vois.

SIMONE

Il a fallu qu'on lui donne des raisons bien graves. Lesquelles ?

SERGEAC

Je ne puis te les dire.

SIMONE

J'ai le droit de les savoir.

SERGEAC

Je t'en supplie, Simone, ne me demande rien.

SIMONE

Si j'ai été calomniée, il faut bien que je me défende.

SERGEAC

Personne ne t'accuse.

SIMONE

Eh bien ?

SERGEAC

Par grâce, ne me questionne pas, plus tard, tu sauras.

SIMONE, *calme.*

Père, il faut que tu rappelles M. Mignier. S'il ne s'agit que d'une question d'amour-propre, ou d'argent, je te demande d'accepter tout ce qu'on te proposera... Ce n'est pas cela ?

SERGEAC

Non, non.

SIMONE

Enfin, la rupture n'est pas définitive?...

SERGEAC

Hélas !

SIMONE

Alors, ma vie est brisée.

SERGEAC

Non, mon enfant, ta vie n'est pas brisée pour un mariage manqué. Fais appel à toute ta force, à tout ton courage.

SIMONE

De la force et du courage, j'en aurai, mais pas pour me résigner.

SERGEAC

Tout ce que tu feras sera inutile.

SIMONE

Nous verrons.

SERGEAC

Simone, il faut renoncer à toute lutte, il faut renoncer à ce mariage.

SIMONE

Je n'y renoncerai pas sans avoir acquis par moi-même la preuve qu'il est impossible.

SERGEAC

Ne peux-tu me croire quand je te l'affirme?

SIMONE

Tu peux te tromper. C'est ma vie qui se joue.

SERGEAC

Non, ce n'est pas ta vie qui se joue. Tu te grises avec des mots. Il y a un mois, tu ne songeais pas à cette union.

SIMONE

J'y songeais il y a un mois, puisque j'y songe depuis trois ans.

SERGEAC

Trois ans !

SIMONE

Oui, père ; il y a trois ans que nous nous aimons. Par affection pour toi, j'ai gardé le silence, j'ai combattu. Eh bien, mon orgueil, mes serments à moi-même et les promesses que je t'avais faites, tout a perdu de sa force, de sa réalité, tout s'est enfoncé subitement dans le passé lorsque j'ai aimé. Je suis devenue une autre, je suis entrée dans de la lumière, dans de la fièvre. Il m'a semblé que je commençais seulement à vivre. Il y a un an que nous nous sommes promis de nous épouser. Tu vois que je ne cède pas à un caprice. Nous nous sommes étudiés, appréciés et estimés et nous nous adorons. Et je sais maintenant que je n'aurais pas le bonheur sans lui. C'était d'une douceur inexprimable, d'une tendresse infinie... J'avais enfin osé te dire mon secret. Tu avais été bon, d'une exquise bonté et j'étais bien heureuse. (*Gagnée par les larmes.*) Et voilà à présent qu'il faut tout oublier, tout détruire en moi-même... Tu me dis que je ne l'épouserai pas et que je ne le verrai plus.

SERGEAC

Simone, ne pleure pas.

SIMONE, *dans les sanglots.*

Comment ne pas pleurer, alors que je suis la plus malheureuse des femmes?

SERGEAC

Je t'en supplie.

SIMONE

Mon beau rêve...

SERGEAC

Simone, tu me brises !

SIMONE

Mon bel espoir, mon bel avenir !... Oh ! Oh !

SERGEAC

Je t'en supplie, calme-toi !

SIMONE

Là, subitement brisé...

SERGEAC

Reprends-toi.

SIMONE

Comme par un coup de tonnerre !... Oh ! que j'ai mal ! que j'ai mal !

SERGEAC

Mon enfant! Mon enfant! Je souffre autant que toi ! (*Il la prend dans ses bras.*)

SIMONE

Je l'aime tant ! Si tu savais !... Père, père, dis-moi que tu me le rendras !... Je t'en supplie !... Fais ce qu'il faut !... Enfin, ce qui était possible, il y a une heure, doit l'être encore !... Rends-le-

moi!... Maintenant que tu vois qu'il ne s'agit pas d'une amourette, mais de mon existence même, — rends le-moi !

SERGEAC

Je ne puis rien.

SIMONE, *comme une enfant.*

Rends-le-moi, dis ! Rends-le-moi, je t'en prie !

SERGEAC

Je ne le peux pas.

SIMONE

Oh ! Je voudrais mourir...

SERGEAC

Ne dis pas cela ! Ne dis pas cela !

SIMONE

Tiens, tu ne m'aimes pas !

SERGEAC

Oh ! comme tu souffres ! Je te demande pardon ! Pardon ! Simone, je te demande pardon ! (*Il est aux genoux de sa fille.*)

SIMONE, *cessant de pleurer et se détachant de lui.*

Tu me demandes pardon ! C'est donc de ta faute ?

SERGEAC

Non, non ! Qu'est-ce que tu comprends ? Qu'est-ce que tu vas deviner, mon Dieu !... Je te demande pardon d'être impuissant à te consoler, de ne pouvoir te donner celui que tu aimes... mais

voilà tout. Ne va pas t'imaginer autre chose... voilà tout, voilà tout.

SIMONE

Père, je ne mérite pas d'être traitée comme une enfant. Je suis sérieuse et capable de garder un secret. Tu m'as jugée assez intelligente et assez raisonnable, pour me faire l'associée de tes travaux et de tes pensées. Je mérite que ta confiance aille jusqu'au bout. Je ne suis pas une petite fille qu'on renvoie à ses colifichets, quand le malheur tombe sur la maison. Je suis la plus douloureusement atteinte. Je ne me contente pas de consolations banales, je veux la vérité, je ne pleure plus. Je suis forte. Parle.

SERGEAC

C'est inutile. Je ne dirai rien.

SIMONE

Sans doute tu as donné ta parole de te taire. Mais, alors que l'événement qui se produit modifie toute ma vie, transforme mon avenir, je ne puis pas, moi, accepter ce bouleversement sans en connaître la cause. Tout à l'heure, je me mariais ; maintenant je ne me marie plus — et quand j'en demande la raison, on me répond : Cela ne te regarde pas. C'est insuffisant.

SERGEAC

Non. On te répond : Cette raison est grave. Elle met en cause plus que la vie, plus que l'honneur de plusieurs personnes et on doit te la lais-

ser ignorer, sous peine de provoquer de nouveaux malheurs.

SIMONE

Ce n'est pas une question d'argent, ni d'amour-propre ?

SERGEAC

Non. Je te l'ai déjà dit.

SIMONE

C'est plus haut. M Mignier est peut-être venu s'accuser devant toi et te révéler dans son passé un fait ignoré de son fils lui-même, une faute contre l'honneur, une tare... Non, ce n'est pas cela, il ne serait pas venu faire sa demande il y a huit jours.

SERGEAC

Tu t'épuises en vain. Tu ne trouveras pas. Il ne faut pas que tu trouves. Ne cherche pas.

SIMONE

Ou bien, est-ce toi qui as appris, sur le passé de cette famille, une aventure que tu considères comme déshonorante ? Ce n'est pas cela encore, puisque tu consentais tout à l'heure à nous unir à elle... Alors ?... Tiens, réponds-moi seulement sur ce point : A tes yeux les Mignier sont-ils des misérables ?

SERGEAC

Des misérables ? Mais non.

SIMONE

Tu leur as gardé ton estime ?

SERGEAC

Oui. — Oh ! Simone, comment ton affection et ton intelligence ne te donnent-elles pas l'intuition que tu me martyrises — et que si je pouvais parler, s'il était possible que je te raconte tout, ce serait déjà fait ? Je n'aurais pas attendu tes prières, tes sommations, tes menaces que je sens prochaines. J'ai été pour toi un guide attentif, je t'ai prouvé mon estime et ma confiance, tu le dis et c'est vrai. Mais c'est justement ce souvenir qui devrait te persuader que les motifs de mon silence sont impérieux et invincibles.

SIMONE, *qui ne l'a pas écouté.*

D'ailleurs, tu l'as reconnu. C'est M. Mignier qui est venu te rendre sa parole.

SERGEAC

En voilà assez.

SIMONE

Non, certes. C'est le commencement, au contraire. Les Mignier ont repris leur parole, et tu ne les méprises pas. C'est donc que leur revirement est justifié. Comment peut-il se justifier ? La tare, la tare mystérieuse est de notre côté. Et ce n'est pas une invention, une calomnie, tu aurais protesté, tu te défendrais, tu te débattrais, tu te révolterais. Tu avoues, au contraire, en acceptant la situation. Nous sommes deux ici. Un de nous deux est indigne. Ce n'est pas moi. Est ce toi ?

SERGEAC

C'est moi. (*Un long silence. Simone joint lentement les mains et s'avance vers lui.*)

SIMONE, *avec douceur.*

Toi, tu es coupable ? (*Très tendre.*) O mon père, à ton tour, pardonne-moi de t'avoir contraint à cet aveu. Je te respecte infiniment pour la souffrance que tu as endurée à dissimuler ton secret. C'était donc là la cause de ces nuages de tristesse que je voyais souvent passer dans tes yeux. Pauvre père ! Mais, maintenant, c'est fini. Tu vas être délivré. Je t'écouterai pieusement. Quoique tu aies fait, pour moi tu ne seras jamais coupable.

SERGEAC, *dans la plus grande terreur.*

C'est pour toi que je le serai toujours.

SIMONE

Non. Mais il n'y a qu'un moyen de te rendre la quiétude, la paix, le repos — c'est de tout me dire.

SERGEAC, *affolé.*

Jamais !... La mort, oui !... Cette révélation, à toi, à toi !... Jamais ! Oh ! Simone, si tu savais...

SIMONE, *de même.*

Tu es mon père et je t'aime.

SERGEAC, *de même.*

Tu oublierais que je suis ton père.

SIMONE

Calme-toi.

SERGEAC

Alors, tais-toi !

SIMONE

D'avance, je te pardonne.

SERGEAC

Ne dis pas cela !

SIMONE

Je te connais. Je sais la noblesse de ton âme.

SERGEAC, *à la torture.*

Aie pitié de moi !

SIMONE

Tu es bon !

SERGEAC

Tais-toi ! Epargne-moi. Pitié !

SIMONE

Tu es loyal ! Tu es bon ! Confesse-toi ! Confesse-toi !

SERGEAC

A toi, Simone ? Que je te dise, à toi ? Rien qu'à y penser, je tremble d'épouvante, mon cœur s'arrête. Ne fais pas attention, mon enfant. Ne prends pas mes paroles dans leur sens absolu... J'ai tant de chagrin, tant de remords... On compte sur l'oubli... On vit dans l'oubli !

SIMONE

Mon père, mon père chéri, tu t'égares. La faute que tu as commise, tu te l'exagères, parce que je t'en ai exagéré les conséquences. Je croyais t'aimer moins que je t'aime réellement, et devant ta

douleur, ma douleur capitule. S'il faut renoncer à mon mariage, j'y renonce. Je n'y aurais jamais pensé si j'avais su que mon bonheur dût se payer aussi cher. Nous vivrons tous les trois, tout seuls, étroitement unis, et heureux tout de même. Mais cette union ne sera réelle que si tu te délivres du fardeau de ton secret, et si tu m'apprécies assez haut pour partager ta peine avec moi. Je saurai trouver des mots, des mots maternels qui apaiseront tes tourments — et je t'aimerai un peu plus, parce que je sais bien que tu n'as pu commettre qu'une faute excusable. Et qui donc te consolera, si ce n'est moi !

SERGEAC, *qui s'est repris. Impérieusement.*

Cette fois, j'exige que tu te taises. J'ai apporté le malheur ici. Il faut que je t'impose le silence si je ne veux pas qu'une catastrophe vienne aggraver les désastres que j'ai déjà causés. Au nom de ton amour pour ta mère, au nom du respect que tu dois à sa mémoire, au nom de celui que tu as pour moi, je te conjure de ne pas ajouter un mot. Et si j'ai encore des droits sur toi, je te l'ordonne. Que je sois coupable et coupable envers toi, je le reconnais et j'userais mes genoux à te demander pardon, que ce ne serait pas encore assez. Je suis la cause de ton malheur. Voilà ma confession, la seule que je puisse te faire. Tu as le droit de me haïr, tu en as le devoir peut-être. Ton aversion, ta haine, ton mépris, ta colère, j'ai tout mérité. Je ne trouve pas de mots

pour m'humilier davantage. Es-tu satisfaite ? Non ? Il faut que tu le sois cependant. Oui, il y a eu dans ma vie une heure terrible. J'ai traversé un drame et j'ai commis un crime, j'ai tant souffert que j'ai cru l'avoir expié. Je sais maintenant qu'il est inexpiable. Tu peux me condamner sur les aveux que je te fais. Tu n'as pas à me juger. Si tu veux que je disparaisse, je disparaîtrai. Mais je ne parlerai pas. Tout à l'heure, tu me promettais d'avance ton pardon. Je n'en veux pas, parce que je ne puis être pardonné par toi. Mais je et prie de ne plus me torturer par tes questions. L'heure est solennelle pour ta vie et pour la mienne, Simone — et je vais te demander un serment. Si tu me le refuses, je quitterai cette maison pour toujours et tu ne me verras plus. Je te demande de t'engager à ne faire aucune démarche, aucune recherche dans le but de connaître les détails du drame que je te cache et que je veux que tu ignores toujours. Jure-le-moi.

SIMONE, *lentement.*

Je le jure.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

SIMONE, HERMANCE

SIMONE

Voici ce que j'ai décidé cette nuit, Hermance : je vais partir avec toi.

HERMANCE

Non.

SIMONE

Si, je te dis.

HERMANCE

Je ne veux pas.

SIMONE

Je le veux.

HERMANCE

Je ne le veux pas.

SIMONE

Comme tu me parles!

HERMANCE

Je suis fâchée contre vous, Simone.

SIMONE

Qu'est-ce que je t'ai fait?

HERMANCE

Vous avez mal agi.

SIMONE

Moi?

HERMANCE

Oui. Je ne suis qu'une pauvre vieille campagnarde. Je ne suis qu'une vieille bête!... Ah, oui, je suis bête. Par bêtise, j'ai fait ce que je ne devais pas faire. Si je n'avais pas été une vieille sotte, j'aurais bien compris, hier soir, que vous plaidiez le faux pour savoir le vrai, et que vous ne saviez rien, et que vous me tendiez un piège. C'est mal, Simone, c'est très mal.

SIMONE

Comprends donc quel doute j'avais dans l'esprit! J'avais juré de ne pas chercher à l'éclaircir, mais à ce moment j'ai senti qu'il me serait impossible de tenir ma parole.

HERMANCE

Et vous m'avez fait manquer à la mienne! Une fois que vous m'avez eu arraché le premier mot par surprise, j'ai été forcée de tout vous dire. J'ai trahi mes maîtres! Je les ai trahis! Ce que je

devais au moins, c'est ne pas faire de mal à celui qui me fait vivre. Et je n'ai pas pu. Je me jetterais au feu pour lui, et je lui ai fait plus de mal que le plus méchant ennemi.

SIMONE

On ne fait jamais de mal en disant la vérité.

HERMANCE

Je ne sais pas. Mon métier, à moi, c'est d'obéir. Je suis pire qu'une voleuse.

SIMONE

Hermance !

HERMANCE

Oui... Oui... Et c'est votre faute. Je me suis laissé prendre ce qu'on m'avait donné à garder ..

SIMONE

La coupable, ce n'est ni toi ni moi, Hermance.

HERMANCE

Vous avez profité de ma bêtise, c'est cela qui est mal.

SIMONE

Je voulais savoir.

HERMANCE

Si bête que je sois, il y a une chose dont je suis certaine, c'est que vous n'auriez pas dû faire cela. Vous deviez sentir que ce que vous apprendriez vous forcerait à juger votre père ou votre mère. Mon Dieu ! elle ! elle ! si elle me voit, comme elle doit me maudire ! Simone, vous me faites regretter de n'être pas morte plus tôt.

SIMONE

Ma pauvre Hermance, je te demande pardon.

HERMANCE

On ne me pardonnera pas, moi.

SIMONE

On ne saura pas que tu as parlé.

HERMANCE

On le saura parce que je vais le dire.

SIMONE

Tu vas !...

HERMANCE

Oui ! oui ! Je m'accuserai, je me mettrai à genoux, je...

SIMONE

Tu ne feras pas cela...

HERMANCE

Si.

SIMONE

Ecoute ! Ecoute ! C'est là réellement que tu seras coupable... Ecoute ! Ecoute !... Tu peux bien m'écouter, voyons ! Après tu feras ce que tu voudras, mais d'abord, écoute-moi... Ecoute... Depuis hier soir, j'ai vécu dix ans. Lorsque je t'ai quittée, ma pauvre tête s'est remplie des pires folies. J'ai pensé à aller le trouver, lui, pour lui crier ma douleur, pour le maudire, j'ai pensé à me tuer devant lui. Je te le dis, les pires folies... Je suis rentrée dans ma chambre, j'ai pleuré, j'ai hurlé dans mon oreiller ; il y a eu des mo-

ments où j'étranglais de colère, et d'autres où je gémissais comme un petit enfant... Puis j'ai réfléchi. J'ai compris que j'avais mal fait. Mais réfléchis! réfléchis! Songe dans quelle tourmente je me suis trouvée jetée tout à coup. Sans s'en apercevoir, il avait presque avoué. Alors!... est-ce que je pouvais vivre avec ce soupçon? Et je ne t'ai pas menti autant que tu le crois, en te disant que je savais tout. Tu dois bien te douter que plus d'une contradiction, plus d'une bizarrerie m'avaient frappée depuis longtemps... Et puis! que vais-je chercher à m'excuser? Oui, j'ai fait cela, oui, c'est mal, mais je l'ai fait, et je ne suis pas une âme méchante. J'ai de la douleur plus qu'il n'en faut pour excuser un crime... Je puis regretter mon action, mais je ne puis pas ne pas savoir ce que je sais maintenant!... Alors, tu vas me comprendre... Il faut qu'il ne sache pas que je sais. Comprends-tu?... Je t'en supplie, écoute-moi bien... Si tu ne lui dis rien, le chagrin qu'il a ne sera pas augmenté... Tu te reproches de lui avoir fait du mal. C'est surtout si tu parles, maintenant, que tu lui en feras... Tu ne peux pas ne pas comprendre cela... Non, ne me réponds pas encore. Tu me troublerais, je perdrais ce que j'ai à te dire... N'est-ce pas, je n'ai pas bien ma tête à moi... Attends... Ne dis rien... Attends... Oui... C'est si tu lui dis que j'ai tout appris que tu feras son malheur... Je le défends!... Voilà que je le défends, maintenant!... Lui! Lui!... Qu'est-ce que tu veux!... Maman, je l'ai si peu

connue, et lui, je l'ai tant aimé... Je devrais le haïr, et je le hais, mais je l'ai trop longtemps et trop doucement chéri pour le haïr vraiment... Et cependant!... Je suis perdue, je ne me reconnais plus en moi-même... Si j'ai fait du mal, Hermance, c'est surtout à moi!... Enfin! il n'est pas question de cela. Ce que je veux que tu comprennes... c'est qu'il y a une chose dont l'idée m'étrangle d'horreur; cette idée, c'est qu'entre lui et moi, nous puissions dire des mots... oui... des mots d'où jaillirait l'épouvante... Alors, j'ai résolu qu'il ignorerait toujours que j'ai entendu ce que tu m'as dit... Seulement... il ne me serait pas possible de vivre en face de lui... de le voir tous les jours... de sentir sur mon front ses lèvres et de mettre mes mains dans ses mains... Mon Dieu, penses-tu à cela, Hermance?... Ses mains!... Non! vivre avec lui... Non... ça, je ne pourrai pas... Et ce serait inutile d'essayer; je ne réussirais pas à être assez hypocrite pour faire semblant de l'aimer et, un jour, mon secret m'échapperait. Alors, je vais lui dire que la rupture de mon mariage me cause un grand chagrin et que je veux m'en aller avec toi.

HERMANCE

Et votre fiancé?

SIMONE

Je ne veux plus le revoir.

HERMANCE

Pourquoi?

SIMONE

Songe à ce qu'il sait maintenant de mon père... et de... et de maman ! S'il revenait, c'est qu'il se croirait lié par les promesses qu'il m'a faites autrefois... Et quand même il n'aurait pas changé, c'est moi, moi qui ne pourrais accepter d'entrer dans cette famille où l'on sait notre honte, ni de vivre avec un mari... qui la connaît aussi. Je me débattrais dans la constante anxiété de découvrir une allusion sous ses moindres paroles... Non ! non !... Une pudeur se révolte en moi. Les fautes de mes parents, nulle autre que moi ne devrait les savoir... Quand je le regarderais, lui... comprends-tu... rien qu'en me souvenant qu'il les connaît, je croirais qu'il me les reproche. Vois-tu, ma bonne Hermance, ce qu'il y a de plus douloureux dans ce que j'ai appris, c'est que maman est devenue une autre, une autre que celle que j'aimais, que je respectais, que j'adorais, que j'aurais voulu pouvoir m'imaginer présente à mes côtés comme un ange gardien. Cette mère-là, on vient de me la tuer, et l'autre, celle qui me reste, je me garde bien de la juger... mais je ne la connais pas !... C'est pour cela surtout, c'est pour cela que je suis malheureuse, une pauvre malheureuse, une sorte d'orpheline, une pauvre petite désemparée comme une enfant perdue, qui doit faire pitié... (*Dans un cri, à travers ses larmes.*) et qui ne veut pas, qui ne veut pas de la pitié des autres !

HERMANCE, *pleurant.*

Mais tu veux bien de la mienne, mon petit !

SIMONE

De la tienne, oui, oui... Mais celle des étrangers, c'est comme un outrage... Alors, nous allons partir... Tu veux bien m'emmener, maintenant? Nous partirons tantôt. Et tu ne diras rien. Moi, je ferai appel à toutes mes forces et mon père ne se doutera de rien.

HERMANCE

Vous avez raison, qu'il ne sache rien ! Je vous en supplie, qu'il ne sache pas que je l'ai trahi. Ce matin, j'ai pu mentir, parce qu'il était troublé lui-même.

SIMONE

Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

HERMANCE

Il ne pense qu'à vous. Il m'a demandé si je ne vous avais pas vue depuis hier, et si vous aviez beaucoup de chagrin.

SIMONE

Qu'as-tu répondu ?

HERMANCE

Que je ne vous avais pas vue.

SIMONE

Tu as bien fait.

HERMANCE

Il voulait savoir si vous étiez beaucoup en colère contre lui à cause de votre mariage manqué...

Alors, jusqu'à votre départ, vous lui parlerez comme vous lui parliez hier?

SIMONE

Comme si je ne savais rien... Oui, j'aurai cette force... il faut que je l'aie, et je l'aurai... De cette façon, le malheur ne s'étendra pas... Je l'entends... le voilà... va-t'en!

HERMANCE

Ayez du courage!

SIMONE

Oui... oui... va-t'en...

SCÈNE II

SIMONE, SERGEAC

SERGEAC

Tu veux bien me voir?

SIMONE

Oui, père.

SERGEAC

Tu ne me hais pas trop d'avoir causé la rupture de ton mariage?

SIMONE

Non.

SERGEAC

Alors, tu veux bien que je t'embrasse? (*Il l'embrasse. Elle se raidit et supporte le baiser.*)

SIMONE

Oui. (*Elle s'éloigne un peu.*)

SERGEAC

Crois-tu pouvoir l'oublier, celui que tu avais choisi?

SIMONE

Oui.

SERGEAC

Tu t'éloignes?

SIMONE

Non... mais...

SERGEAC

Je comprends que tu sois irritée contre moi. Et même je te remercie de ne pas te montrer plus sévère... Si tu voulais, nous ne reparlerions plus jamais de ce qui s'est passé hier. Et nous essaierions de reprendre notre bonne existence d'autrefois.

SIMONE

Je veux bien.

SERGEAC

Jamais, jamais je n'oublierai la preuve d'affection, de dévouement, de respect que tu me donnes en ce moment.

SIMONE

Ne dites pas cela.

SERGEAC

Tu me dis vous.

SIMONE

Non. Ç'a été malgré moi.

SERGEAC

Je ne te le reproche pas. Je ne te demande rien. J'attendrai que l'oubli s'étende sur le passé...

SIMONE

L'oubli...

SERGEAC

Je sais combien tu aimais Michel. Je respect e et je comprends ton aversion. Mais je t'aiderai à ne plus souffrir et à ne plus me détester. Tu verras. Tout ce qui me reste à vivre, je l'emploierai à te faire une existence plus douce encore, plus heureuse. Je guetterai tes moindres désirs. Tu seras exaucée avant d'avoir eu le temps de souhaiter. J'ai tant, tant, à me faire pardonner !

SIMONE

J'ai décidé...

SERGEAC

Ne me dis pas ce que tu as pu décider depuis hier. Ce ne peut être qu'une chose cruelle. Ne me la dis pas. Attends un mois, ou deux semaines ou quelques jours même.

SIMONE

Cependant...

SERGEAC

Non... non... Fais un effort pour accepter de te distraire. Nos occupations d'hier, reprenons-les Assieds-toi. Contrains-toi à t'intéresser à ce qui nous passionnait. Sans t'y intéresser, si c'est impossible, laisse-moi t'en parler. A moi aussi, il faut pour cela un effort. Je le tente, je le réalise. Imite-moi.

SIMONE

J'ai à vous dire... J'ai à te dire...

SERGEAC

Plus tard, plus tard... Tiens, j'ai fait apporter ici les statuettes que nous avons achetées à Gènes et que tu n'as pas eu le temps d'examiner. Tes fiches et tes carnets et tes livres sont là, à leur place habituelle... Voici ton carnet de notes .. (*Il prend une statuette.*) Celle-là... tu ne l'as pas bien regardée... Elle est belle... Admires-tu, comme moi, la douceur, le calme de cette attitude, de ce visage?... Dis... (*Un silence.*) Qu'est-ce que tu as?

SIMONE, *essayant de se reprendre.*

Rien... Oui, en effet, elle est belle .. (*Elle se cache la figure en disant.*) Je ne peux pas... c'est trop!... Je ne peux pas. (*Un silence. Avec un nouvel effort.*) Tu vois, je ne peux pas... (*Réussissant à se dominer.*) Je te demande pardon... Le souvenir de ce qui s'est passé hier est encore trop vif... Plus tard... Tout à l'heure... Je te le promets... J'essaierai... Tout à l'heure... Je vais revenir... Si! Si!... Et puis, j'ai quelque chose à te dire .. Non .. pas maintenant... Mais tout à l'heure... (*Apercevant le domestique qui apporte une carte.*) Tiens, justement, voici qu'on vient t'annoncer quelqu'un... Je t'en prie. . (*En sortant.*) Je ne peux pas! (*Elle sort. Sergeac a pris la carte, machinalement, sans la regarder. Il marche en réfléchissant. Il oublie le domestique, le voit, se rappelle, regarde la carte et fait signe qu'il veut bien recevoir la personne annoncée. Après un moment, entre Michel.*)

SCÈNE III

SERGEAC, MICHEL. *Toute cette scène doit être jouée dans la violence, mais à mi-voix.*

SERGEAC, *après un regard à la porte par laquelle est sortie Simone.*

Mon premier mouvement, monsieur, a été de refuser de vous recevoir, car je ne m'explique pas votre présence ici, après ce qui s'est passé hier. M. Mignier vous l'a raconté, je suppose.

MICHEL

Mon père m'a tout dit, en effet.

SERGEAC

Alors, vous n'ignorez pas qu'il a repris sa parole.

MICHEL

Non. Mais je n'ai pas repris la mienne.

SERGEAC

Parlez plus bas. Je ne comprends pas. Voulez-vous dire que vous êtes résolu à épouser Simone, malgré la volonté de votre père ?

MICHEL

J'ai pour mon père une affection faite de reconnaissance et de vénération. Je pense qu'il a tort de me refuser Simone, mais comme il m'a déclaré que, si je faisais ce mariage, il ne me permettrait

plus de le revoir, et comme il est vieux, et qu'il n'a que moi, j'hésite à le sacrifier ; j'hésite à abandonner sa vieillesse dans la solitude, j'hésite à faire mon bonheur au prix du sien, voilà tout, et je venais vous le dire, et vous dire, ainsi qu'à Simone, que j'étais décidé à ne rien brusquer, et que je comptais, avec le temps, le faire changer d'avis.

SERGEAC, *le congédiant.*

Eh bien, monsieur, quand ce moment-là sera arrivé...

MICHEL

Mais je désire causer avec mademoiselle Simone.

SERGEAC

Pour ce que vous avez à lui dire, je puis le lui répéter.

MICHEL

Je demande formellement à la voir.

SERGEAC

Je vous le refuse.

MICHEL

Je n'accepterai de refus que celui qui viendra d'elle.

SERGEAC

Il faudra vous contenter du mien.

MICHEL

Je ne m'en contente pas.

SERGEAC

Allons, monsieur, vous n'allez pas m'obliger...

MICHEL

A quoi ?

SERGEAC

Enfin, je vous prie de sortir de chez moi. Comprenez-vous ?

MICHEL

Vous me faites une injure que je n'ai pas méritée.

SERGEAC

Pas de discussion !

MICHEL

Que craignez-vous ?

SERGEAC

Rien.

MICHEL

Alors ?

SERGEAC

Je ne veux pas vous laisser causer avec ma fille, parce que je ne veux pas que vous lui révéliez les secrets que votre père a volés.

MICHEL

Mon père a usé de ses droits.

SERGEAC

J'use des miens.

MICHEL

Vous en avez donc encore ?

SERGEAC

C'est cela que vous vouliez me jeter à la face, n'est-ce pas? Vous qui nous avez apporté le malheur !

MICHEL

C'est moi que vous accusez! Moi ! Vous !

SERGEAC

Vous avez dérobé les secrets d'une famille...

MICHEL

Qui allait être la mienne.

SERGEAC

Elle ne le sera pas. Laissez-moi donc tranquille.

MICHEL

Votre conscience...

SERGEAC

Eh, ne vous occupez pas de ma conscience! Je n'ai qu'un désir, c'est que vous quittiez cette maison où votre présence est un danger.

MICHEL

Ma présence, un danger? Et la vôtre? La vôtre y est un défi à la justice. Et c'est presque de la folie d'avoir espéré vivre dans un bonheur tranquille, vous et la fille de la morte. Votre aveuglement dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Vous ne comprenez pas que si votre fille souffre, c'est par votre faute. Celle que vous avez frappée et le plus cruellement, c'est celle qui vit aujourd'hui et qui est innocente.

SERGEAC

Si vous croyez qu'elle est la seule à souffrir !... On me fuit, on me hait, on me condamne, on me traite comme un pestiféré. Eh bien, ceux qui me jugent auraient agi comme moi s'ils avaient été à ma place. Celle que j'ai frappée... Comment vous dire cela ?... Sachez, sachez que pour me trahir, elle avait choisi l'être qu'après elle j'aimais le plus au monde, l'ami de mon enfance, de ma jeunesse, de toute ma vie. Quinze jours après le drame, on a trouvé mon ami pendu dans sa chambre. Avant de mourir il avait adressé à mon père une lettre pour moi, dans laquelle il me demandait pardon, après m'avoir tout révélé. Cette lettre, je l'ai brûlée, pour ne jamais céder à la tentation de m'en servir. Cependant, j'ai élevé Simone dans le culte de cette femme. Je la lui ai montrée comme la plus douce, la plus tendre, la plus affectueuse des mères. Et j'ai menti, menti, menti, non sans courage et sans effort, je puis le dire. Cette mère n'aimait personne, ni son complice, ni moi, ni notre enfant dont elle m'a reproché toute sa vie la naissance. J'étais si aveuglé d'amour que cela ne m'a pas ouvert les yeux. J'avais mis en elle toutes mes espérances, tout mon bonheur, toute ma vie. Ma foi en elle était plus grande que celle d'un martyr pour son Dieu. Et une heure après les avoir quittés, elle avec des baisers, lui avec des étreintes, je les ai trouvés dans les bras l'un de l'autre. Et elle m'a bravé !... (*Un silence.*) Je sais bien : j'étais la vic-

time, je ne pouvais pas être le justicier... Un meurtre reste un meurtre et nous allons vers un temps qui n'en absoudra aucun. (*Après un moment, Michel, silencieusement, lui serre la main.*)

SERGEAC

Merci... Je vais appeler Simone... Laissez-lui un peu d'espoir. (*Il va à la porte de droite et appelle Simone qui entre.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, SIMONE. *Simone s'arrête stupéfaite sur le pas de la porte, en voyant Michel.*

SERGEAC

Mon enfant, voici Michel qui... (*A Michel.*) Parlez... Parlez...

MICHEL

Je venais, Simone, pour vous dire que la décision de mon père n'est pas irrévocable, et que mes sentiments pour vous n'ont pas changé.

SIMONE, *très émue.*

Merci, Michel, merci.

MICHEL

Il vous faudra peut-être m'attendre un an... Le voudrez-vous?

SIMONE

N'ajoutez pas un mot, laissez-moi, je vous

prie, faire connaître à mon père une décision qu'il vous répétera tout à l'heure...

MICHEL

Je vous obéis.

SERGEAC

Entrez ici, vous y trouverez mon père et M. de Lorsy, voulez-vous, je vous appellerai.

MICHEL

Oui.

SIMONE, *au moment où il va sortir.*

Merci, Michel.

SCÈNE V

SERGEAC, SIMONE

SIMONE, *s'efforçant d'être douce.*

Voici. Je venais te dire : j'ai l'intention de partir tantôt avec Hermance.

SERGEAC

Comment ! Partir avec Hermance?

SIMONE

Oui.

SERGEAC

Je ne comprends pas. Tu n'as donc pas entendu ce qu'a dit Michel?

SIMONE

Si.

SERGEAC

Il compte arriver à fléchir son père, et s'il n'y parvient pas, il passera outre.

SIMONE

Je ne veux pas épouser Michel malgré son père.

SERGEAC

Je te le répète, il est probable que son père consentira.

SIMONE

Je ne veux plus épouser Michel.

SERGEAC

Pourquoi ? Qu'y a-t-il de changé depuis hier ?

SIMONE

Ce qu'il y a de changé ?

SERGEAC

Oui.

SIMONE

Rien, en effet, presque rien.

SERGEAC

Quelles raisons as-tu de ne plus vouloir épouser celui que tu aimes ?

SIMONE

Quelles raisons ?

SERGEAC

Oui, quelles raisons ? Tu as l'air de ne pas entendre ce que je te dis.

SIMONE

Si, si, j'entends bien... Tu me demandes quelles raisons m'ont fait changer d'avis... J'en ai... j'en ai...

SERGEAC

Dis-les.

SIMONE

Que je les dise?... Mais quand ce ne serait que l'injure que nous a faite M. Mignier...

SERGEAC

S'il y a eu injure, c'est à moi, non à toi.

SIMONE

Mais... de plus... les motifs qui l'ont amené ici hier existent toujours pour lui, n'est-ce pas? Je ne veux pas qu'on me prenne par commisération. Je t'en supplie. N'en parlons plus. Je pars ce soir avec Hermance.

SERGEAC

Tu vas faire un gros chagrin à ce jeune homme.

SIMONE

Ah! du chagrin!... Au point où nous en sommes...

SERGEAC

Que veux-tu dire?

SIMONE

Rien... je t'en prie. Ma résolution est irrévocable.

SERGEAC

Attends au moins quelques jours.

SIMONE

Non.

SERGEAC

Rien ne t'oblige à partir aussi vite.

SIMONE

C'est mon idée. Tu devrais ne pas essayer de me retenir. Tu devrais comprendre que tu n'y réussiras pas.

SERGEAC

Pourquoi tiens-tu à t'en aller aujourd'hui même ?

SIMONE

C'est mon idée !

SERGEAC

C'est mon idée ! C'est mon idée ! Et je n'ai pas le droit d'en savoir plus ?

SIMONE

Tu n'en sauras pas plus.

SERGEAC

Allons !... Et quand comptes-tu revenir?

SIMONE

Je ne sais pas.

SERGEAC

Tu ne sais pas ! (*Silence.*) C'est cela que tu as imaginé et que tu m'annonces avec ce calme ! Et moi qui tout à l'heure te remerciais de ta

bonté !... Simone !... Simone !... Je ne te reconnais plus, tu me montres un visage fermé, agressif, presque haineux !... Allons, je ne suis donc plus ce père que tu aimais tant, le patron, comme tu disais... Tu m'avais tant et si tendrement promis le pardon, d'avance. Tu ne te rappelles pas...

SIMONE

Oh ! si vous saviez comme il faudrait mieux me laisser m'en aller sans plus rien me dire...

SERGEAC

Si je ne t'aimais pas, c'est ainsi que j'agirais... Mais je t'aime... Tu me fuis comme si je te faisais peur...

SIMONE, *se bouchant les oreilles.*

Je veux partir aujourd'hui... Je veux partir aujourd'hui...

SERGEAC

Je comprendrais ta haine, si ton mariage était définitivement rompu, comme tu le croyais hier, si ta vie était brisée comme tu disais.

SIMONE

Ah ! Elle l'est brisée, ma vie ! Je vous jure ; elle l'est brisée.

SERGEAC

Parce que ton amour-propre te porte maintenant à repousser Michel...

SIMONE

Je vous en prie. Adieu.

SERGEAC

Mais je ne te laisserai pas partir.

SIMONE

Ah !

SERGEAC

Mais non ! Je suis convaincu que tu fais une folie. Mon devoir est de te défendre contre toi-même... Alors, tu vivras avec Hermance, chez elle ?

SIMONE

Oui.

SERGEAC

Dans sa maison de paysan?

SIMONE

Là ou ailleurs.

SERGEAC

Tu nous quittes sans regrets, ton grand-père et moi.

SIMONE

Ce n'est pas là la question. Je veux partir, voilà !

SERGEAC

« Je veux »... C'est la première fois que je t'entends me dire : je veux.

SIMONE

Ce sera la dernière si vous me laissez m'en aller.

SERGEAC

Tu ne veux plus me revoir, alors?

SIMONE

Je ne sais pas.

SERGEAC

Partons ensemble.

SIMONE

Jamais !

SERGEAC

Tu veux me fuir, voilà tout.

SIMONE

Eh bien, oui !

SERGEAC

Pourquoi ?

SIMONE

Cherchez !

SERGEAC, *après un grand silence, avec effroi, à part.*

Mon Dieu !... Je vais bien voir. (*Il s'approche de Simone, les mains tendues.*) Mon enfant !

SIMONE, *se reculant.*

Mon père !

SERGEAC

Je ne voulais pas te faire de mal, mon enfant. (*Simone regarde les mains de son père, avec la plus profonde terreur, comme une hallucinée.*)

SIMONE, *à voix basse.*

Oh ! (*Sergeac suit des yeux le regard de sa fille, comprend à demi et, lentement, cache ses mains.*)

SERGEAC, *bas.*

Tu as... causé... avec Hermance...

SIMONE

Oui.

SERGEAC

Et... c'est... depuis... que tu... que tu veux me fuir?

SIMONE

Oui. (*Ils se regardent longuement.*)

SERGEAC

Alors ?

SIMONE, *dans la plus grande émotion.*

Malheureux ! Malheureux ! Malheureux !

SERGEAC

Oh ! (*Il tombe à genoux.*)

SIMONE, *sans cris, en se tordant les bras.*

Oh ! Maman ! Maman ! Maman ! Maman !

SERGEAC

Pardon !

SIMONE

Relève-toi. Je t'en prie, je t'en prie, relève-toi. Je ne puis souffrir de te voir là. Relève-toi et dis-moi, dis-moi quel est mon devoir. Je m'en suis créé un que je sens cruel et contre lequel ce que j'ai de meilleur en moi se révolte. Aide-moi, éclaire-moi, toi qui fus mon guide. Je ne vais plus rien te cacher. Je me suis imaginé que je devais te haïr, et je ne peux pas. Éclaire-moi. Explique-moi.

SERGEAC

Je ne te dirai pas un mot pour ma défense.

SIMONE

C'est vrai. Tu ne peux rien me dire. Et je ne te dois rien demander. Alors, si je ne puis savoir, comment oserais-je te juger? Je ne puis que me confier à toi. Je m'épuise à contenir l'élan qui me pousse vers toi. Que dois-je faire?

SERGEAC

Écoute ton cœur. (*Un temps.*) Non! Non! Comprends-moi, je n'ose pas aller au-devant de ta pitié, et j'ai peur de me faire pardonner trop vite.

SIMONE

J'ai peur de te pardonner trop vite.

SERGEAC

Allons-nous rester là indéfiniment l'un devant l'autre, toi simulant une haine que tu n'éprouves pas?

SIMONE

Ah! les malheureux que nous sommes!

SERGEAC

Pourquoi as-tu manqué au serment que tu m'as fait hier?

SIMONE

Hélas! Je donnerais tout pour l'avoir respecté. (*Elle pleure, affolée, appuyée sur la table. Sergeac va au fond, ouvre la porte.*)

SIMONE

Ne t'en va pas.

SERGEAC

Non! Non. Attends. (*Appelant.*) Monsieur de

Lorsy. (*Entre M. de Lorsy.*) Dans la détresse où nous sommes, c'est vous que j'appelle. Venez à notre secours. Simone a tout appris. Elle est affolée. Elle se croit l'esclave d'un devoir dont elle s'est créé le fantôme. Et c'est à vous que je demande de nous sauver tous, c'est de vous que j'attends mon verdict.

LORSY, *à Simone.*

Va embrasser ton père, mon enfant. Il y a ici quelqu'un qui a le droit d'imposer sa volonté. C'est moi, moi le père de celle que tu pleures... (*Un silence.*) Allons ! Tu peux aller dans ses bras puisque c'est moi qui t'y conduis !

SIMONE, *à son père.*

Ne dis rien !... Ne dis rien !... Ne dis rien !... (*Elle se jette dans les bras de Sergeac.*)

RIDEAU

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

(Format grand in-18 jésus)

COMÉDIES ET COMÉDIES-VAUDEVILLES NOUVELLES

	fr.	c.
Georges ANCEY		
L'Avenir, 3 actes	2	»
La Dupe, 5 actes	2	»
Grand'Mère, 3 actes	2	»
Les Inséparables, 3 ac.	2	»
Monsieur Lamblin, 1 a.	1	50
H. BAUËR		
La Maîtresse, 4 actes	2	»
Paul BILHAUD et Maurice HENNEQUIN		
Les Dragées d'Hercule, 3 actes	2	»
La Famille Boléro, 3 a.	2	»
Le Gant, 1 acte	1	50
Heureuse! 3 actes	2	»
M'amour, 3 actes	2	»
Nelly Rozier, 3 actes	2	»
Le Paradis, 3 actes	2	»
M. BONIFACE		
Clarisse Arbois, 3 actes	3	50
La Crise, 3 actes	2	»
Les Petites Marques, 2 actes	2	»
La Tante Léontine, 3 a.	2	»
BRIEUX		
L'Armature, 5 actes	3	50
Les Avariés, 3 actes	3	50
Le Berceau, 3 actes	2	»
Les Bienfaiteurs, 4 act.	2	»
Blanchette, 3 actes	2	»
La Couvée, 3 actes	2	»
La Déserteuse, 4 actes	3	5[0]
L'École des Belles-Mères, 1 acte	1	50
L'Engrenage, 3 actes	2	»
L'Évasion, 3 actes	2	»
Les Hannetons, 3 act.	2	»
Maternité, 3 actes	3	50
Ménages d'Artistes, 3 a.	2	»
La Petite Amie, 4 act.	2	»
Résultat des Courses, 5 actes	2	»
Les Remplaçantes, 3 a.	2	»
La Robe Rouge, 3 a.	2	»
La Rose bleue, 1 acte	1	50
Les Trois Filles de M. Dupont, 4 actes	2	»
M. CHAMPAGNE		
Mademoiselle Aurore, 3 actes	2	»
G. COURTELINE		
L'Article 330, 1 acte	1	»
Les Boulingrin, 1 acte	1	50
Un Client sérieux, 1 a.	1	50
Les Gaietés de l'Escadron, 3 actes	2	»
Gros chagrins, 1 acte	1	»
Hortense, couche-toi! 1 acte	1	»
Une Lettre chargée, 1 a.	1	»
Mentons bleus, 1 acte	1	»
Théodore cherche des allumettes, 1 acte	1	»
Victoires et Conquêtes, 1 acte	1	»
La Voiture versée, 1 a.	1	»
F. DE CUREL		
L'Amour brode, 3 actes (in-8°)	4	»
Le Coup d'Aile, 3 act.	3	50
L'Envers d'une Sainte, 3 actes	2	»
La Figurante, 3 actes	2	»
La Fille sauvage, 6 a.	2	»
La Nouvelle Idole, 3 a.	[illegible]	»
Le Repas du lion, 5 a.	2	»
Lucien DESCAVES		
La Préférée, 3 actes	2	»
Les Souliers, 1 acte	1	»
Tiers état, 1 acte	1	50
P.-L. FLERS		
La Chaste Suzanne, 2 actes	2	»
P.-L. FLERS et Eugène HÉROS		
Ah! Moumoute! 2 act.	2	»
Les Suites d'un Premier Mai, 1 acte	1	»
Paul GAVAULT		
Une Affaire Scandaleuse, 4 actes	2	»
Les Aventures du Capitaine Corcoran, 5 a. 17 tableaux	2	»
La Belle de New-York, 2 actes, 3 tableaux	2	»
La Dame du 23, 3 act.	2	»
La Dette, 5 actes	2	»
Les Dupont, 3 actes	2	»
Le Frisson de l'Aigle, 5 actes	2	»
Manu Militari! 1 acte	1	50
Mr l'Adjoint, 1 acte	1	50
La Petite Madame Dubois, 3 actes	2	»
Plutus! 3 actes	2	»
Paul GAVAULT et V. DE COTTENS		
Chéri! 3 actes	2	»
Le Guet-Apens, 1 acte	1	50
Fin de Rêve, 3 actes	2	»
Paul GAVAULT et R. CHARVAY		
Mademoiselle Josette, ma femme, 4 actes	2	»
Paul GAVAULT et P. L. FLERS		
Charmant Séjour! 3 a.	2	»
Paul GAVAULT et GUILLEMAUD		
Les Femmes de Paille, 3 actes	2	
Paul GAVAULT, Eugène HÉROS et Eugène MILLOU		
Family-Hôtel, 3 actes	2	
Maurice HENNEQUIN		
Inviolable! 3 actes	2	
Les Joies du foyer, 3 a.	2	
Totote et Boby, 1 acte	1	5[0]
Maurice HENNEQUIN et Georges DUVAL		
Le Coup de fouet, 3 a.	2	
Le Remplaçant, 3 act.	2	
Le Voyage autour du Code, 4 actes	2	
Maurice HENNEQUIN et Pierre VEBER		
Florette et Patapon, 3 a.	2	
Vous n'avez rien à déclarer? 3 actes	2	
Eugène HÉROS		
Don Juan Moderne, 1 a.	1	5[0]
Il est Ignoble avec Bouchard, 1 acte	1	5[0]
Eugène HÉROS et L. ABRIC		
Paquerette, 1 acte	1	5[0]
La Veuve, 1 acte	1	5[0]
Jean JULLIEN		
L'Écolière, 3 actes	2	
La Mineure, 1 acte	1	5[0]
Les Plumes du Geai, 4 actes	2	
La Poigne, 5 actes	2	
La Sérénade, 3 actes	2	
G. LENOTRE		
Colinette, 3 actes	2	
Les Trois Glorieuses, 4 actes	2	
H. DE NOUSSANNE		
Au-dessus des Frontières, 3 actes	2	
MARC SONAL		
La Chambre des Baisers, 3 actes	2	
Albin VALABRÈGUE et Maurice HENNEQUIN		
Coralie et Cie, 3 act.	2	
Place aux Femmes! 4 a.	2	
Pierre VEBER		
L'Amourette, 3 actes	2	
Chambre à part, 3 a.	2	
Gonzague, 1 acte	2	
Loute, 4 actes	3	5[0]

Imprimerie Générale de Châtillon-s-Seine. — A. Pichat.